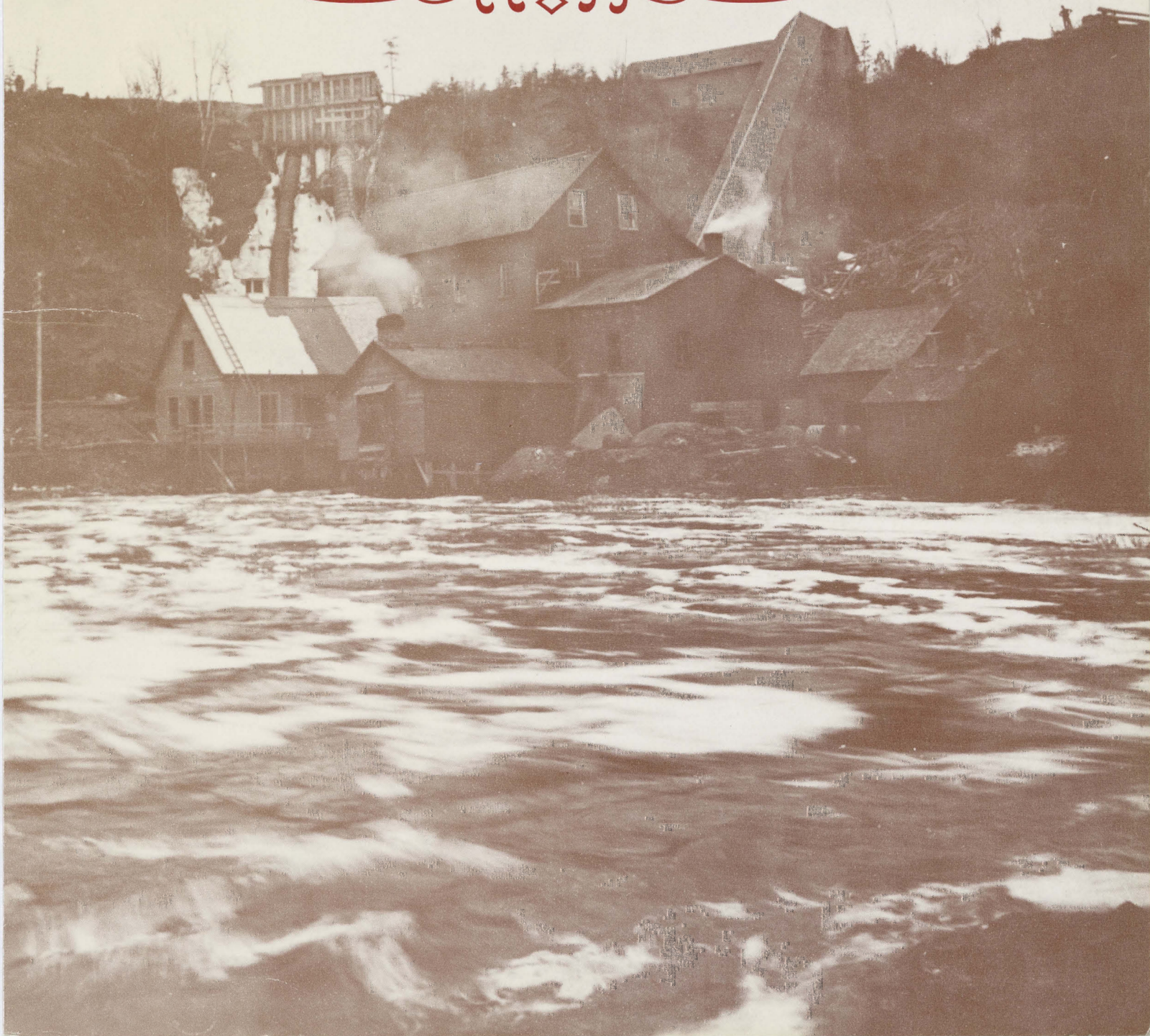


Revue d'histoire  
du  
Bas - Saint-Laurent

VOLUME VIII NUMÉRO 1 JANVIER-MARS 1982





# Sommaire

---

## Éditorial

<b>Pour sortir de la "crise". Antonio Lechasseur .....</b>	<b>1</b>
<b>Points de vue: L'enseignement de l'histoire est-il encore nécessaire? Jacques Lemay .....</b>	<b>2</b>
<b>La paroisse de Saint-Mathieu. Adrien Ouellet et Rosaire Dionne .....</b>	<b>4</b>
<b>Souvenirs matapédiens, transmis par Ovila Paradis .....</b>	<b>7</b>
<b>Un conteur de Saint-Donat: Ernest Deschênes. Jocelyne Bérubé-Sasseville .....</b>	<b>8</b>
<b>Rivière-du-Loup</b>	
— <b>Les deux premières chapelles. Yvon Massé .....</b>	<b>18</b>
— <b>Rivière-du-Loup en 1850. Denis Samson .....</b>	<b>19</b>
— <b>Une question de morale en 1930: l'ouverture des théâtres le dimanche. Ghislain Denis .</b>	<b>20</b>
<b>L'Archevêché de Rimouski. Madeleine Gaudreau .....</b>	<b>22</b>
<b>Le Centre régional d'archives Bas-Saint-Laurent/Gaspésie/Iles-de-la-Madeleine</b>	
<b>Jean-Pierre Therrien .....</b>	<b>24</b>
<b>Généalogie: Les Caron à Val-Brillant</b>	
<b>Jean-Baptiste Caron .....</b>	<b>26</b>
<b>Informations .....</b>	<b>27</b>

# Editorial

## Pour sortir de la "crise"

Antonio Lechasseur

Revue publiée par la  
Société d'Histoire régionale  
du Bas-Saint-Laurent  
C.P. 332  
Rimouski, Québec.  
G5L 7C3

### Conseil d'administration

Jacques Lemay, président  
Gaétan Bouchard, vice-président  
Marie-Ange Caron, secrétaire  
Jacinthe J.-Rioux, trésorière  
Donald Lachance, administrateur

### Comité de rédaction

Yves Gauvreau  
Denise Lamontagne  
Antonio Lechasseur  
Jacques Lemay  
Yvan Morin

### Politique rédactionnelle

Les personnes intéressées à publier des articles, notes de recherche, notes bibliographique ou comptes rendus doivent faire parvenir leurs textes avant les dates suivantes pour publication dans le numéro suivant de la Revue:

- 15 janvier, no 1 Janvier-Mars
- 15 mars, no 2 Avril-Juin
- 15 juin, no 3 Juillet-septembre
- 15 septembre, no 4 Octobre-décembre

Il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste pour publier dans la **Revue d'Histoire**. Le comité de rédaction peut, dans certains cas, assurer un support technique aux auteurs. Les textes sont lus par le comité et recommandés, selon le cas, pour publication. Les auteurs demeurent cependant responsables du contenu de leurs textes. Une invitation pressante est faite aux intéressés.

Dépôts légaux:

Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN-0381-8454

© Société d'Histoire régionale du Bas-Saint-Laurent

Page couverture: Rivière-du-Loup: moulin de pulpe et chute, 1900. (Collection Belle-Lavoie, Musée du Bas-Saint-Laurent, Rivière-du-Loup).

Il y a crise à la Société d'Histoire régionale du Bas-Saint-Laurent depuis 1978. On se plaît à le répéter, il ne s'est pas passé grand-chose depuis l'année du *putch*. Les bonnes intentions d'alors se sont vite transformées en déceptions. Beaucoup ont cru à un certain avenir pour la *Revue d'Histoire*, mais peu ont investi dans celui d'une Société d'Histoire régionale. Il faut bien le dire, il n'existe aujourd'hui qu'une Société d'Histoire moribonde si on considère le tout indépendamment de la Revue. Jusqu'ici, la publication d'une revue a constitué la base des activités de la Société d'Histoire. C'est un effort non négligeable mais tout à fait insuffisant. Pour chacune de ces deux entités, il faut que tout cela change, quitte à utiliser un slogan célèbre de la "Révolution tranquille".

Nous croyons que ça va changer puisqu'à la dernière assemblée générale de la Société d'Histoire régionale du Bas-Saint-Laurent (tenue le 2 février dernier), les quinze membres présents ont décidé de séparer administration de la Revue et administration de la Société d'Histoire. Compte tenu des expériences vécues au cours des dernières années, il n'était plus possible pour le Conseil d'administration de générer l'effort nécessaire à la rédaction tout en se consacrant à de nouveaux dossiers. En ce qui nous concerne, à la rédaction de cette revue, l'opération sera sans aucun doute salutaire.

Déjà, une équipe de personnes intéressées se met à l'oeuvre pour faire en sorte que la *Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent* devienne un périodique rentable et viable, un périodique attendu de ses lecteurs. Il faut donc s'attendre et exiger de cette équipe une plus grande efficacité si l'on doit se fier aux volontés exprimées. Cette efficacité se traduira dans les faits par une amélioration de la gestion interne, une sollicitation plus intense des collaborateurs, une diffusion élargie et une rentabilité financière. La qualité du produit sera proportionnelle à l'effort déployé.

Dans l'immédiat, nous devons, cela est tout à fait vital, recruter de nouveaux collaborateurs et contacter les anciens pour que la Revue ne soit constamment à bout de textes, ou plus précisément à bout de souffle après chaque publication. Un effort spécial devra être tenté pour multiplier le nombre de nos abonnés; l'objectif étant de doubler les inscriptions dans nos fichiers dans un proche avenir. Le financement à court terme de nos activités est également à l'ordre du jour. La Revue devra maintenant vendre de l'espace publicitaire et acheter elle-même de la publicité dans les divers médias régionaux. Les organismes du milieu participeront en montrant leur intérêt par le biais de contributions financières substantielles. Les gouvernements doivent également prendre certaines initiatives (incluant les Conseils municipaux). Comme elles se font le plus souvent attendre, nous nous chargerons de les rappeler régulièrement à leurs responsabilités dans ce domaine.

C'est un programme qui ne s'arrête pas à l'année en cours. Il est établi de telle sorte que tous ceux qui s'intéressent à pareille entreprise puissent rejoindre nos rangs. Il est donc impératif que ceux qui se sentent concernés se manifestent le plus vite et le plus clairement possible, qu'ils soient amateurs, étudiants, professeurs... La conjonction de tous ces intérêts et la multiplication des initiatives feront de la *Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent* un succès.

Nous tenons à remercier les personnes qui ont collaboré à ce numéro. Plusieurs d'entre elles attendent depuis plusieurs mois la publication de leurs textes. Dans ce numéro, vous pourrez lire avec grand intérêt le fruit des recherches de Adrien Ouellet, Rosaire Dionne, Yvon Massé, Denis Samson, Ghislain Denis, Madeleine Gaudreau, Jocelyne Bérubé-Sasseville, Jean-Pierre





Therrien, Ovila Paradis et Jean-Baptiste Caron. Plusieurs d'entre eux en sont à leur premier texte dans nos pages. Nos lecteurs seront certainement ravis par les sujets qu'on leur propose, sujets qui vont de l'histoire de Saint-Mathieu, de Rivière-du-Loup à l'architecture de l'Archevêché de Rimouski en passant par les archives et le folklore régional. Tous ces textes sont l'expression de la vivacité de la recherche en histoire. Notre revue s'est justement donnée comme premier objectif d'en être le fidèle reflet, que ce soit en histoire régionale ou dans des secteurs connexes. Nous souhaitons en diffuser les résultats et peut-être même, dans les limites de nos moyens, en susciter d'autres.

POINTS  
DE VUE

# L'enseignement de l'histoire est-il encore nécessaire?

Jacques Lemay, président  
Société d'Histoire régionale  
du Bas-Saint-Laurent

La Société des professeurs d'histoire du Québec (S.P.H.Q.), organise sous le thème "l'histoire, ça m'intéresse" une semaine de l'histoire à la fin du mois d'avril prochain. Cette semaine doit donner lieu ici, à une première réflexion collective organisée par notre société historique sur différents problèmes que rencontre cette discipline. Celui qui me paraît le plus grave présentement est celui de l'enseignement de l'histoire aux niveaux primaire et secondaire.

En d'autres termes on pourrait formuler le problème ainsi: pourquoi est-il encore nécessaire d'enseigner l'histoire à ces niveaux? Plusieurs excellentes raisons peuvent nous venir rapidement à l'esprit. L'enseignement de l'histoire doit permettre aux élèves — de se situer dans le monde où ils vivent — d'acquérir avec la connaissance du passé, les notions du temps et de l'espace vécus par les individus et les sociétés — d'appréhender les changements rapides mais également les continuités, les structures économiques, politiques et sociales — de questionner sur ces structures, faire réfléchir sur la façon dont fonctionnent les sociétés... etc, etc. Cependant entre ces nobles aspirations de l'histoire et à l'autre bout les pratiques il y a un monde.

Au niveau élémentaire, l'histoire est noyée dans un programme intitulé "**Orientation nouvelle des Sciences humaines à l'élémentaire** (1)." L'approche spécifique de l'histoire est intégrée aux autres sciences humaines. On en arrive à pratiquer une histoire toute "occasionnelle" peu soucieuse du point de départ, sans évolution dans le temps, et encore moins de continuité, en plus d'être fort exposée à la fantaisie et à la concurrence d'autres activités. À l'occasion, certaines "activités d'éveil" permettent à l'élève de l'effleurer à travers des témoignages de personnes âgées, d'objets d'autrefois, de photographies anciennes.

Cet assemblage fort disloqué et disparate peut rendre nostalgiques les parents qui sont passés par les programmes d'avant la réforme de l'enseignement scolaire, au moment où l'histoire occupait une place privilégiée aux niveaux élémentaire et secondaire, même si elle était teintée par un parti pris patriotique en plus d'être

régie davantage par la mémoire que par la compréhension des faits.

Ne nous trompons pas, comme nous le démontre clairement l'historien Marc Ferro dans son dernier ouvrage (2), l'image que nous avons des autres peuples et de nous-mêmes est associée à l'histoire qu'on nous a racontée quand nous étions enfants. Elle nous marque pour l'existence entière. Sur cette représentation qui est aussi pour chacun une découverte du monde, du passé, des sociétés se greffent ensuite plus tard des opinions, des idées fugitives ou durables, alors que demeurent indélébiles les traces de nos premières curiosités, de nos premières émotions. En acceptant de voir se vider des programmes d'études de nos enfants, de tout contenu historique, serions-nous en train de préparer une génération d'amnésiques?

Au secondaire, la situation n'est guère plus reluisante, à cause d'un système à options hâtif et de programmes d'études souples en matière d'enseignement, il est possible à un étudiant, surtout s'il fréquente le secteur professionnel d'éviter tout cours d'histoire. Pour la grande majorité des autres, l'obligation de suivre un cours d'histoire nationale ne permet pas de rétablir l'équilibre d'autrefois, et encore moins d'acquérir les outils méthodologiques et de connaissance qu'offre cette discipline. Il est temps que l'opinion s'émeuve du sort réservé à l'histoire dans l'enseignement et que notre société d'histoire qui habituellement se meut dans l'apesanteur débordante de la bonne volonté et de l'affabilité propose certaines mesures de correction.

Jusqu'au niveau collégial, et même au delà la place de choix doit revenir aux disciplines qui donnent à l'esprit les cadres temporels et spatiaux dans lesquels s'inscrit concrètement la diversité des hommes et des civilisations. Sans cette première étape, on construit ensuite sur du sable... Priver l'étudiant d'une connaissance systématique du passé comme d'une vision ordonnée de la mosaïque des régions et des peuples du monde actuel ce n'est pas lui permettre d'accéder à l'universel mais de faire de lui un robot de l'ignorance.

Lorsque l'aptitude à l'abstraction s'affermir, l'initia-



tion aux mécanismes de la vie sociale et économique doit devenir plus systématique. Mais faut-il renoncer à l'histoire? Pour donner à tous une initiation aux problèmes sociaux, économiques et politiques du monde contemporain l'histoire, à notre avis, reste irremplaçable, d'autant qu'elle a su intégrer les apports essentiels des sciences sociales plus systématiques et qu'elle peut les présenter sous une forme plus concrète donc plus accessible. À ce niveau, il est tentant de présenter d'une manière nécessairement schématique les grandes théories économiques et sociales: elles séduisent car elles ont l'air de tout expliquer, mais la démarche est incertaine si elles sont reçues non comme des hypothèses mais comme des lois, ou pire comme un catéchisme. Plus pragmatique, l'histoire parvient à souligner à la fois

l'existence de régularités et le sens du relatif.

De plus, l'histoire compte sur son renouveau qui commence par être bien connu du grand public, lorsqu'on considère la revue **L'Histoire** par exemple. Le renouveau a progressivement permis d'intégrer à l'explication historique ce que l'économie, la sociologie et l'ethnologie découvraient tout en donnant des cultures, une vision globale plus satisfaisante du passé.

Il serait dommage que l'enseignement de l'histoire soit complètement mutilé au moment où l'Histoire répond vraiment mieux, actuellement, aux exigences d'une culture contemporaine.

(1) Ministère de l'Éducation, depuis 1971.

(2) **Comment on raconte l'histoire aux enfants**, Payot, 1981.

**Le 22 juillet 1917...**

## **"Consécration du Sacré-Coeur-de-Jésus" à Saint-Mathieu**





# La paroisse de Saint-Mathieu

Adrien Ouellet et Rosaire Dionne

Agglomération rurale perchée dans une région montagnueuse et sertie de nombreux points d'eau, la paroisse de Saint-Mathieu apparaît comme un oasis de verdure, dotée d'une bonne qualité de vie.

Fondée officiellement comme paroisse en 1858, elle eût un premier curé résident à l'automne 1866 alors que la population comptait déjà 785 habitants. Toutefois, d'après certains écrits, les premiers mouvements d'immigration remontent dans les années 1840. L'érection civile date du 18 août 1865. Comme la plupart des paroisses de ce temps-là, la colonisation et l'agriculture constituaient pratiquement le seul mode de vie des habitants, sauf peut-être quelques métiers d'artisans reliés à ces occupations. En 1877, on remarque que la population est encore toute rurale car il n'existe pas encore de village. Ce n'est qu'en 1906 où un recensement démontre qu'il y a 28 familles vivant au village.

Voyons quelques statistiques décennales sur l'évolution de la population:

En 1870: 880 habitants	En 1930: 836 habitants
1880: 1133 habitants	1940: 1027 habitants
1890: 930 habitants	1950: 1107 habitants
1900: 823 habitants	1960: 1171 habitants
1910: 820 habitants	1970: 897 habitants
1920: 796 habitants	1980: 680 habitants

Dans les dernières années, le pourcentage de diminution de la population se résorbe. On remarque des écarts assez importants d'une décennie à l'autre. Sans doute qu'au début, l'attrait d'une nouvelle paroisse et l'espace disponible sont des éléments d'attraction. Par la suite, ces facteurs s'avèrent plus négatifs. On constate une remontée des effectifs avec le début de l'industrialisation et l'apparition d'un marché pour le bois.

Une nouvelle courbe descendante s'amorce avec la perte de notre industrie de fabrication de boîtes à beurre et à fromage. Le départ de nombreux jeunes pour se trouver du travail ailleurs amène un vieillissement graduel de la population.

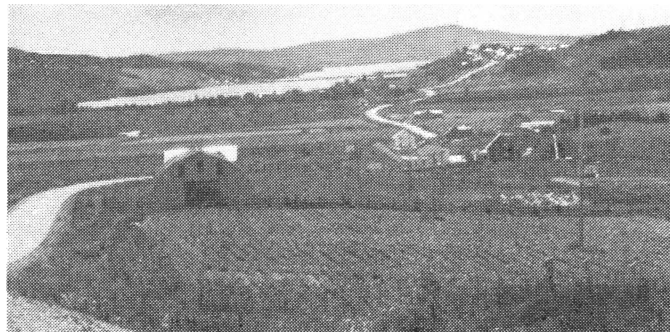
## Agriculture

La paroisse de Saint-Mathieu comprend un territoire de 30,686 acres dont seulement 6,832 acres sont propices à l'agriculture, soit une proportion de 22.2%. Cette agriculture a suivi la tendance générale remarquée ailleurs. De vivrière au début, elle s'est transformée en agriculture familiale et, depuis quelques années, vers une agriculture à caractère commercial.

De 1830 environ à venir à l'année 1888, l'élevage et la production laitière devaient servir à nourrir ses habitants, puisqu'il n'y avait aucune fabrique de transformation. Une fromagerie est établie en 1888 mais ne subsiste pas, alors qu'est formée une société en 1891 pour l'exploitation d'une beurrerie par sieur Alphonse Nicole. En 1893, M. Alfred Belzile est engagé comme beurrier et devient propriétaire de la beurrerie en 1900. La production de beurre a été de 50,000 livres la première année pour atteindre un sommet de 175,000 livres en 1960, année où cette fabrique a été vendue à la S.C.A. de Trois-Pistoles. L'industrialisation de la transformation du lait commençait.

Quelques statistiques peuvent nous situer sur l'évolution des fermes laitières et du cheptel bovin.

Année	Nombre de fermes	Cheptel laitier
1891	122	Non-disponible
1921	87	1331
1941	105	1618
1961	78	1913
1981	28	1068



Saint-Mathieu. Vue de l'est de la paroisse.

(Photo M. Girard, 1981)

Ces données concordent bien avec la remarque faite au début de l'évolution de l'agriculture. Il faut dire que les autres productions agricoles ont suivi les mêmes tendances de concentration.

Les boisés privés ont toujours été d'un apport très important au revenu agricole; d'une part par l'exploitation et la vente des bois, mais aussi par la mise en valeur d'érablières, ressource très abondante dans le milieu. Dès les débuts de la paroisse, les habitants se créaient des réserves de sucre d'étable et allaient exploiter des érablières situées parfois à plusieurs milles, trajet qu'ils parcouraient en raquettes en transportant sur leur dos et les victuailles et le produit de leur exploitation.

Il faut dire que cette production sucrière se faisait avec du matériel très rudimentaire et que ce travail était très épuisant physiquement. Avec les années, des chemins de pénétration en forêt ont été réalisés et l'industrie a produit du matériel de plus en plus sophistiqué, ce qui rend ce travail moins pénible. Outre le revenu découlant de cette exploitation d'érablières, il faut souligner l'aspect récréatif, vivifiant et combien réjouissant des "parties de sucre" à la cabane.

**Il faut espérer qu'il restera suffisamment d'agriculteurs pour exploiter au moins le meilleur de notre territoire agricole, non seulement en production laitière mais aussi en d'autres genres d'élevage ou de productions spécialisées; ce qui semble intéresser de plus en plus certains jeunes qui ont l'amour d'une certaine liberté d'action et de qualité de vie.**

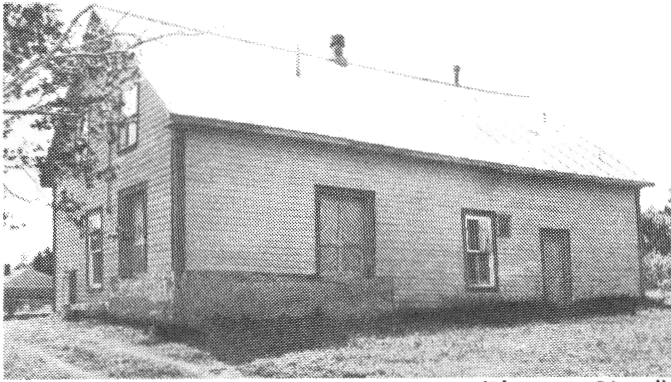
## L'industrie

Mis à part l'établissement de quelques petits moulins à scie de service, l'industrie principale qui a fait la prospérité de la paroisse durant de nombreuses années a débuté en 1905-1906 par la fabrication de onze mille boîtes à beurre, faites de bois. Cette entreprise, propriété de messieurs Ernest et Antoine Dionne, a connu des moments difficiles puisqu'elle a subi deux incendies majeurs en 1919 et 1920. N'eût été le courage et la détermination des promoteurs, cette manufacture n'aurait pas survécu.

Elle a été possédée et dirigée durant toute son existence par la famille Dionne, de père en fils. L'apogée de cette industrie s'est située dans les années 1945 à 1961, alors que la production de boîtes a atteint un sommet de 435,000 unités pour une seule année. En plus des emplois en usine, il fallait procéder à la coupe et au transport du bois provenant de la grande forêt; scier et faire sécher tous ces volumes de bois avant de les usiner. Toutes ces opérations étaient intégrées au sein de la compagnie Dionne & Dionne.

L'année 1962 a marqué le déclin de la manufacture de boîtes alors que le Gouvernement fédéral acceptait que le beurre soit dorénavant entreposé dans des boîtes de carton; celles-ci étant moins dispendieuses et moins encombrantes en inventaire. L'usine a finalement été démolie en 1965.





**La vieille beurrerie.**

**(Photo M. Girard)**

Nous avons également bénéficié d'une autre entreprise familiale qui a été mise sur pied par monsieur Amédée Dionne vers 1924. Pendant de nombreuses années, cette boutique a servi à la fabrication de manches d'outils, chaises, métiers à tisser, râtaux à foin, voitures, etc. À partir de 1942, en association avec monsieur Onésime Dionne, la fabrique s'oriente vers la production sur une assez grande échelle, de coffrets d'écolier en bois. En 1948, monsieur Amédée redevient seul propriétaire du "Coffret d'écolier". En 1956, le marché est envahi par le coffret de plastique et il a fallu s'orienter vers la fabrication de pattes de meubles. Des difficultés ont amené la disparition de cette industrie dans les années '60.

Ces pertes ont eu beaucoup de répercussions sur le moral de la population, baisse de la valeur foncière, émigration de la gent ouvrière pour se trouver du travail ailleurs; ce qui explique la baisse sensible de population durant ces années.

Alors qu'il restait seulement le moulin à scie et que l'avenir de la paroisse paraissait assez sombre, les années '70 ont vu surgir des groupes dits "opérations Dignité" qui ont prôné la prise en main du développement des ressources du territoire pour essayer d'arrêter la fermeture des paroisses dites marginales. Le Fonds de Recherches forestières de l'Université Laval fut chargé par le ministère des Terres et Forêts du temps de

**Le moulin à bois.**

**(Photo M. Girard)**



conduire une expérience d'aménagement forestier des boisés privés.

Suite à ces interventions qui redonnaient de l'espoir, il s'est formé des groupements et des sociétés d'aménagement sylvicoles qui ont pour mission de voir au développement de toutes les ressources du territoire du Bas-Saint-Laurent. C'est ainsi qu'en 1974, naissait la Société d'exploitation des ressources des Basques Inc., dont le territoire d'intervention comprend 14 paroisses et dont le siège social effectif est à Saint-Mathieu. Depuis 1975, cette Société s'emploie à recruter des lots boisés privés pour en faire l'aménagement et procurer de l'emploi dans chacune des paroisses en faisant partie. Depuis deux ans, la Société a mis sur pied un comité agricole pour la récupération de terres abandonnées, à vocation agricole. En 1980, la Société a produit des cultures céréalières sur 150 acres de terre.

En plus du développement primaire des ressources, la S.E.R. des Basques ambitionne de promouvoir la transformation de ces mêmes ressources. C'est ainsi qu'en 1977, débutait l'étude d'un projet d'une usine de charbon de bois. Après bien des études, des consultations, des efforts, le consensus des actionnaires de la S.E.R., naissait en novembre 1978 "Produits forestiers Basques Inc.", compagnie populaire avec un capital-actions autorisé de \$150,000.00, qui a investi la somme de \$350,000.00 en immobilisations dans une usine pouvant produire au moins 1500 tonnes de charbon de bois par année.

**Cette production est faite à partir d'essences de bois durs, tels l'érable à sucre, le hêtre et le merisier; pour pouvoir offrir un produit de toute première qualité. Cette entreprise génère 8 emplois en usine plus quelques-uns saisonniers en forêt.**

Pendant ce temps, la Société-mère continue ses interventions en forêt privée et publique et cherche à susciter d'autres projets de développement.

Même si ce regain d'activités industrielles n'a pas l'ampleur de l'industrie de boîtes durant les bonnes années d'antrefois, il a suffi à redonner confiance à la population, à stabiliser la valeur foncière, à diminuer l'hémorragie ouvrière et stimuler la construction d'habitations même pour ceux qui doivent aller travailler à l'extérieur. On veut au moins maintenir le statu quo.



## La coopération

Le coopératisme a été et est encore un élément important de la vie paroissiale. La formation des coopérateurs a débuté avec la fondation du cercle de l'U.C.C. en 1929 qui a organisé la tenue de conférences et d'équipes d'études pour vulgariser les notions du syndicalisme agricole et de la coopération.

Suite à ces efforts d'information et de formation à la grandeur de la paroisse, la première coopérative est fondée le 2 mai 1937, soit la Caisse populaire de Saint-Mathieu. Partie de rien, cette coopérative d'épargne et de crédit n'a cessé d'évoluer et de se développer depuis, en favorisant l'accès à la propriété aux petites gens qui avaient bien des difficultés à obtenir du crédit dans le temps.

Un an et demi plus tard, naissait une Coopérative agricole pour la vente en commun des animaux de ferme et l'achat des produits d'utilité professionnelle.

Le 3 septembre 1939 était fondée une troisième coopérative de services. Celle-ci pour la mouture des grains, la fabrication de moulées équilibrées, le criblage des semences. Par la suite, elle développe aussi un service de machineries agricoles, de ferblanterie et un atelier de réparation du cuir.

Ces coopératives ont évidemment connu des débuts plutôt difficiles mais aussi de bonnes réalisations et des résultats assez surprenants. La tenacité et la foi dans la coopération des membres-fondateurs ont surmonté les difficultés. Si bien, que le 5 avril 1942, une quatrième coopérative voyait le jour; celle-là dite de consommation en prenant en charge un magasin d'alimentation.

Avec l'évolution de l'agriculture et les changements progressifs des habitudes de vie des gens, comme aussi la diminution de la population, il fallait réduire les coûts d'opération; ce qui a conduit les administrateurs à fusionner d'abord les deux coopératives à caractère agricole en décembre 1950 et enfin, en 1955, fusionner cette dernière avec la coopérative de consommation.

**Il reste donc en place une coopérative de services, agricole et de consommation, avec un chiffre de ventes dépassant le demi-million de dollars en 1980; et la Caisse populaire avec un actif de deux millions sept cent mille dollars qui constitue un maillon très important de l'activité économique et sociale de la communauté.**

## Tourisme

Le territoire de la paroisse compte plusieurs lacs à truites. Le plus grand et le mieux situé est sans contredit celui que l'on peut admirer en bordure du village et intercalé entre les rangs trois et quatre ouest. Le site de ce lac, en plus de la pêche sportive, en fait un endroit de villégiature très recherché; à preuve, les 265 résidences saisonnières ou permanentes érigées en bordure, et dont les propriétaires proviennent assez souvent de villes éloignées, même du nord des États-Unis.



Les briquettes.

(Photo M. Girard)

Le Centre de ski Mont Saint-Mathieu, situé du côté sud du lac, est en opération depuis une dizaine d'années et accueille des skieurs de la région avoisinante. Les promoteurs envisagent d'en faire un centre de plein air à l'année longue, ce qui permettrait de mieux utiliser les équipements et bâtiments en place.

Une autre activité à caractère estival qui prend beaucoup d'ampleur est le canotage à voile, sous l'instigation du Club de Voile de Saint-Mathieu Inc. qui en fait la promotion. Ce sport est sécuritaire chez-nous puisque le lac ne révèle ni rochers, ni haut-fonds, à part deux îles qui en agrémentent l'apparence. Quoi de plus beau à contempler que ces gracieux voiliers qui voguent au gré des vents. Ce genre de canotage est à encourager, non seulement pour le plaisir qu'il procure mais aussi parce qu'il préserve l'environnement et la qualité des eaux.

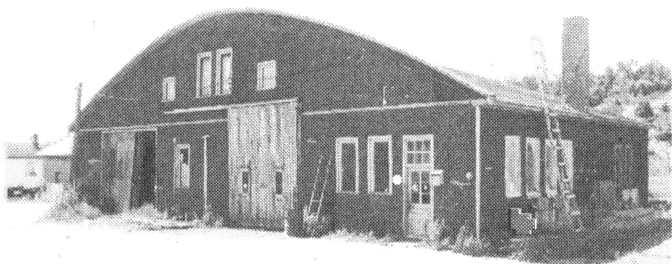
**Toutes ces activités touristiques font que la paroisse s'enrichit d'une population flottante qui contribue à l'activité économique de la communauté. L'attrait des sites touristiques constitue en quelque sorte une richesse naturelle qu'il importe de développer.**

Avec son bassin de population qui semble se stabiliser et ses ressources identifiées plus haut, par chapitres séparés, l'avenir de la paroisse commande de l'optimisme. Ce ne sera probablement jamais une cité industrielle mais un havre de verdure et d'eau où l'agriculture et la petite industrie continueront d'occuper la majeure partie de la population. Pour les autres, qui ont un métier plus spécialisé, plusieurs continueront d'y avoir leur demeure.

Il est vrai de dire qu'à l'endroit où l'on a pris racine, un tel habitat exerce toujours son empreise; à plus forte raison quand la qualité de vie est aussi bonne qu'à Saint-Mathieu.

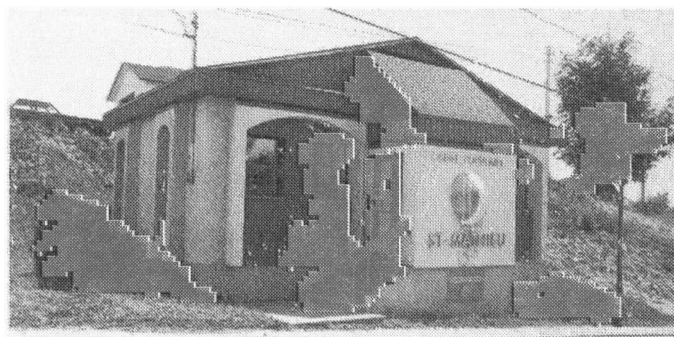
Ancienne fabrique de boîtes à beurre.

(Photo M. Girard)



La Caisse populaire.

(Photo M. Girard)





# Souvenirs matapédiens

Transmis par  
Ovila Paradis

De l'Action Catholique, 9 février 1948.

La jeune secrétaire d'un député, qui prenait son repas au restaurant du Parlement avec un retard de trois heures, eut un sourire amical et m'indiqua une chaise auprès de sa table.

— Je viens de lire, dit-elle, votre article dans L'Action du 30 janvier, et j'espère que vous y donnerez suite, car je suis curieuse de voir comment vous allez vous tirer d'affaire entre votre Lac-Saint-Jean et la Vallée qui m'a vu naître, celle de la Matapédia.

— Vous êtes malicieuse comme une soubrette de Marivaux, dont la graine ne s'est pas perdue en traversant l'Atlantique; mais rassurez-vous, le problème est simple. Il ne s'agit que d'évoquer aux yeux du lecteur ces deux régions si différentes, mais toutes deux énergiquement colonisées depuis un petit siècle par l'incomparable défricheur canadien.

— Pourquoi dites-vous "petit"? Est-ce parce que vous me regardez, qui suis haute comme trois pommes.

— Je ne vous regarde pas, je pense à mon lecteur et c'est à lui que "ce discours s'adresse". J'ai fait de mon mieux l'autre jour pour lui représenter un moment familier de la vie au Lac-Saint-Jean: dans la beauté calme du village lacustre, un jeune employé de banque entre au bureau de poste et reçoit à l'improviste une lettre qui va changer toute sa vie: on lui propose d'accepter le poste de directeur d'une succursale future très loin en Matapédia. Or, notre homme pouvait être rêveur et sentimental, mais il n'était pas indécis, et dès le lendemain il envoyait une courageuse acceptation. Et puis, un mois plus tard environ, on pouvait lire dans un grand quotidien québécois, que le nouveau gérant était parti pour rejoindre son nouveau poste, accompagné du gérant général. Les grandes émotions de l'existence... Mais suivrons-nous notre héros à son arrivée sur le champ de ses batailles futures?

Il y a l'Express Maritime, que l'on prend à Lévis dans l'après-midi, et qui vous dépose là-bas à une heure du matin, un peu fatigué et désorienté. Un petit hôtel campagnard, un canapé d'occasion pour dormir si possible, et puis vers sept heures une toilette rapide, un déjeuner qui remonte un peu mais qui ne soulage pas entièrement le serrement de coeur des grandes tribulations.

Mais il fallait sortir et prendre contact avec le cadre nouveau de l'existence. Dehors, l'air était vif et bon, au long d'une rangée unique de maisons s'alignant devant la voie ferrée, jusqu'à l'endroit où le village s'en écartait à angle droit pour se diriger vers un pont modeste traversant la rivière Matapédia enfin rejointe, et dont la courbe, ai-je écrit plus tard, entoure le village comme un bras d'époux autour de la taille de sa compagne. Bref, une bourgade active entourée de montagnes... mais donnons là-dessus la parole à plus discret que nous:

"Ici, la scène change, écrit M. l'abbé J.-D. Michaud, après avoir décrit les beautés antérieures du lac Matapédia, de Sayabec et de Val-Brillant; "après avoir admiré du sommet de la côte le plus beau panorama et rempli nos yeux des larges horizons, nous arrivons à Amqui (qui se prononce "cuoi", à l'anglaise). Donc, ici, la scène change, continue l'auteur. Une longue suite de monticules, de mammelons, de gorges se succèdent avec une monotonie désespérante. Cette nature a été horriblement tourmentée à l'époque des formations géologiques sous la pression du glacier continental. Ce doit être ici qu'Arthur Buies a vu ces "vagues de terre", qui l'ont terriblement frappé. Amqui est donc un peu déconcertant au premier abord, mais se rachète vite par ailleurs: c'est en effet la plus

belle et la plus prospère des paroisses de la région, avec une population de trois mille âmes et un village (vers 1920) de 300 familles environ, bien augmenté depuis, car "un vent de progrès a soufflé sur Amqui en ces dernières années". Ce bon vent serait-il dû aux talents pratiques du jeune gérant que nous venons de voir arriver le coeur battant, en octobre 1904? Ces progrès datent d'une dizaine d'années après son départ pour Paris, survenu cinq ans plus tard environ, soit vers les 1910. Mais on fait ce qu'on peut...

— Alors, vous avez été banquier en mon pays pendant cinq bonnes années? J'espère qu'elles vous ont laissé un bon souvenir?

— Excellent, et je vous l'explique en deux mots: d'abord une population honnête et sympathique, dont l'accueil a été très bienveillant. Et puis, aux yeux attentifs d'un "exilé" venu de si loin, n'était-ce pas un véritable agrandissement d'horizon et d'esprit que cette révélation de la rive sud du Saint-Laurent, grandiose à sa manière, elle aussi, et si différente des bords sereins du grand lac nordique.

— Évidemment, pour un changement, c'en était un d'envergure, et qui a dû, comme on dit, vous ouvrir les yeux.

— Des yeux de vingt-trois ans s'émeuvent facilement. Mais d'autres que les miens avaient déjà rendu un éloquent hommage à la Matapédia, je veux dire mon prédécesseur dans la chronique et le plus grand, du reste, de nos chroniqueurs, Arthur Buies, que cite encore M. le curé Michaud:

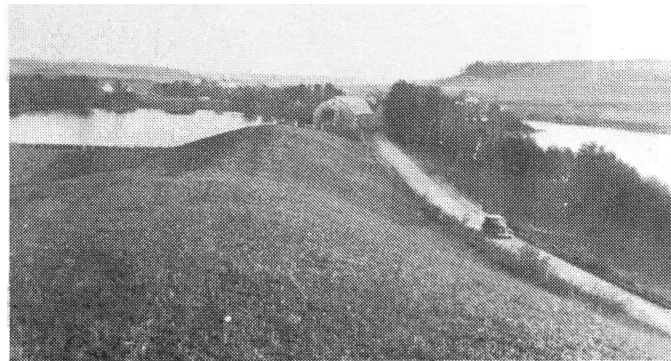
"Il m'a été impossible, écrit-il, de contenir mon admiration en poursuivant les ravissantes campagnes qu'arrose ce ruban fuyant qu'est la rivière Matapédia, ruban qui coule entre des bords aux aspects toujours changeants, toujours diversement pittoresques, qui se pare de tous les tons du ciel et des reflets multiples de ses rives, tantôt sombres et tantôt miroitants et dorés comme une parure des champs au temps de la moisson... On ne s'imagine pas ce qu'est la Matapédia quand on ne l'a pas vue; on dirait un sourire continu de la nature, d'une fraîcheur et d'une grâce qui se renouvelle à chaque aspect différent..."

— Quel enthousiaste disait près de moi la jeune matapédienne en goûtant son dessert; mais je croyais, ajoutait-elle, que rien ne pouvait se comparer aux beautés du Lac-Saint-Jean?

— Vous parlez, dis-je en me levant, comme feu Eugène Rouillard, le savant secrétaire de la Société de géographie de Québec, qui affirmait alors à mon père que la Vallée n'avait rien à envier au charme du grand lac; parole qui commença par me faire rager d'indignation. Mais les faveurs du ciel sont souvent déguisées sous l'épreuve; quel cadeau magnifique n'était-ce pas pour notre POET-BANKER, comme on disait, que les amis excellents, les horizons nouveaux et tout ce pays superbe qui s'ajoutaient d'un coup à ses jeunes connaissances? "Tout est grâces dans la vie", disait la sainte de Lisieux en refermant les yeux.

— Ainsi soit-il, conclut la jeune secrétaire, en se levant pour retourner à son bureau.

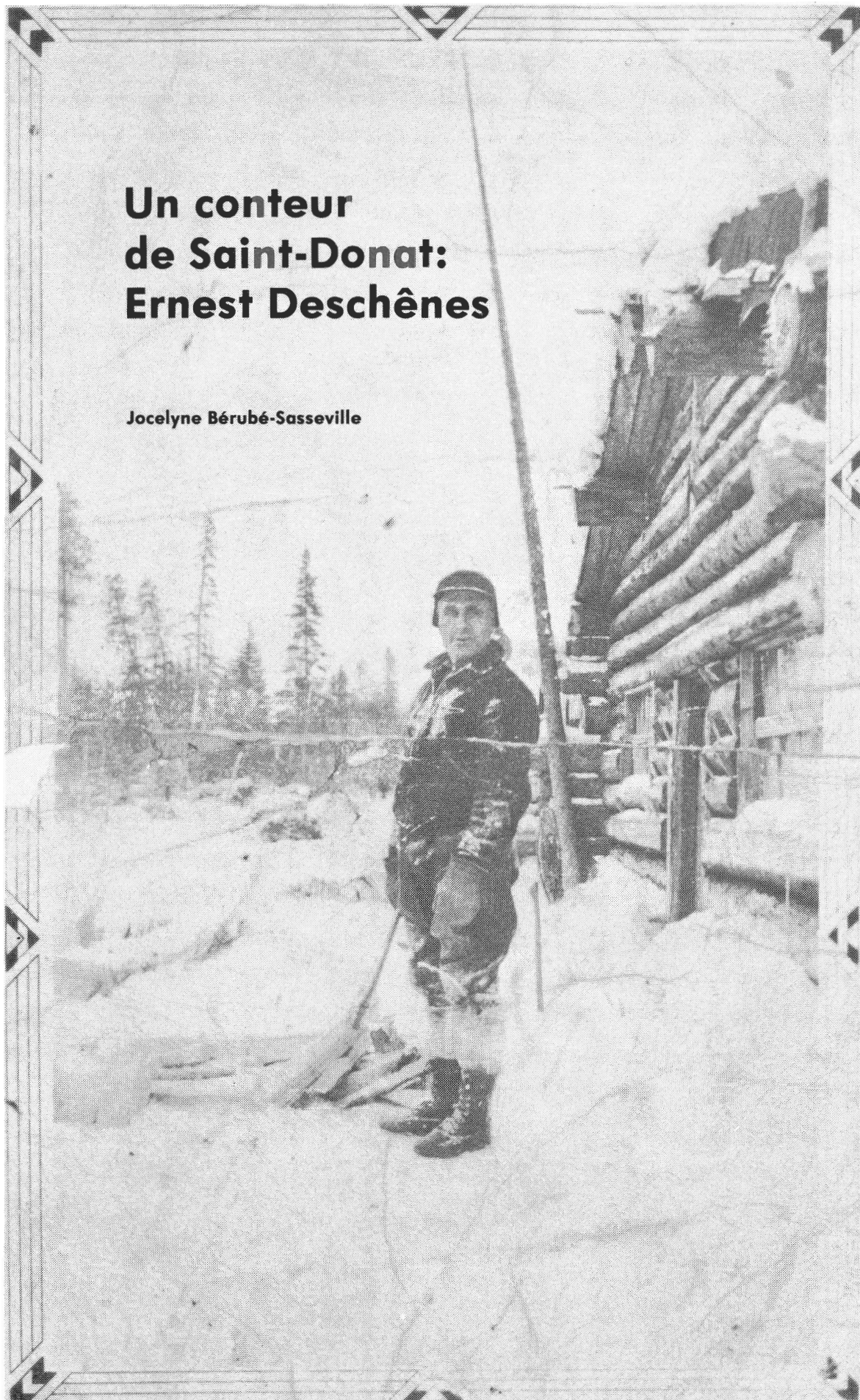
MONT-CALME.



Un coin de chez nous, 1942.

# Un conteur de Saint-Donat: Ernest Deschênes

Jocelyne Bérubé-Sasseville





## LE CONTEUR

Monsieur Ernest Deschênes est né le 18 décembre 1898, à la "mission Saint-François-Xavier des Hauteurs". Son père est l'un des fondateurs de cette paroisse, puisqu'il s'y était installé et avait lui-même défriché un des premiers lots en 1876. En 1909, (Ernest a 11 ans), la famille Deschênes quitte Les Hauteurs et s'installe à Saint-Gabriel où elle habitera jusqu'en 1917. À cette date, ils retourneront à nouveau vivre à Les Hauteurs.

### L'école:

Ernest Deschênes est allé à l'école à partir de l'âge de 7 ans. "À la fin de ma première année, dit-il, je savais très bien lire et écrire." Il fréquentera l'école pendant quatre ans. Au cours de sa quatrième année, la mère de l'institutrice, qui parlait couramment l'anglais, lui apprendra cette langue. En plus de cette matière, monsieur Deschênes nous dit qu'il étudiait "l'histoire du Canada, la géographie, le "Psautier" (un livre en latin), le catéchisme, l'Histoire sainte, le "Manuscrit": ça, dit-il, c'était un livre écrit à la main, toutes sortes d'écritures." Pendant sa dernière année à l'école, au printemps, il raconte que, comme il devait garder les moutons, il n'allait pas à l'école pendant la journée, mais, à chaque jour, en fin d'après-midi, il allait à l'école pour réciter ses leçons.

Il dit lui-même: "La vieille maîtresse était épouvantée: demandez à votre père qu'il vous fasse instruire, elle dit, c'est plus qu'une petite tête! Je lisais tout ça l'un après l'autre, sans manquer un mot, souvent de fois." Il ajoute: "Mon meilleur domaine, ce que j'aimais le mieux, c'était les cartes de géographies: c'était pas un globe rond dans ce temps-là, c'était une carte plate. J'étais fort là-dessus."

Monsieur Deschênes quittera cependant l'école à l'âge de 11 ans, à peu près comme tous les jeunes enfants de cette époque, parce que son père avait besoin de lui sur la ferme.

### Sa vie:

Ernest Deschênes se marie en 1924: il est âgé de 26 ans. Il s'installe sur la terre paternelle à Saint-Gabriel et y demeurera jusqu'en 1964. Il a treize enfants de ce premier mariage et sa femme meurt en 1957. À ce moment, en plus de ses treize enfants, monsieur Deschênes gardait aussi son père: celui-ci est mort en 1959, à l'âge de 96 ans.

Le 13 octobre 1960, monsieur Deschênes se marie une seconde fois: son épouse est veuve et elle a également treize enfants de son premier mariage. Cette nouvelle famille de vingt-six enfants ne semble pas lui avoir donné trop de soucis... et en 1964, il donne sa ferme à son fils et vient s'installer au village de Saint-Donat, dans une maison qu'il construit lui-même. Aujourd'hui, âgé de 83 ans, il y vit toujours en compagnie de son épouse. Le bruit sourd du "poêle à l'huile", les chaises berçantes qui craquent, la propreté et le calme de la maison, la présence discrète de sa femme: tout cela fait partie de son décor quotidien et c'est là qu'il prend le temps de s'asseoir, de se souvenir et à l'occasion de raconter...

### Ses métiers:

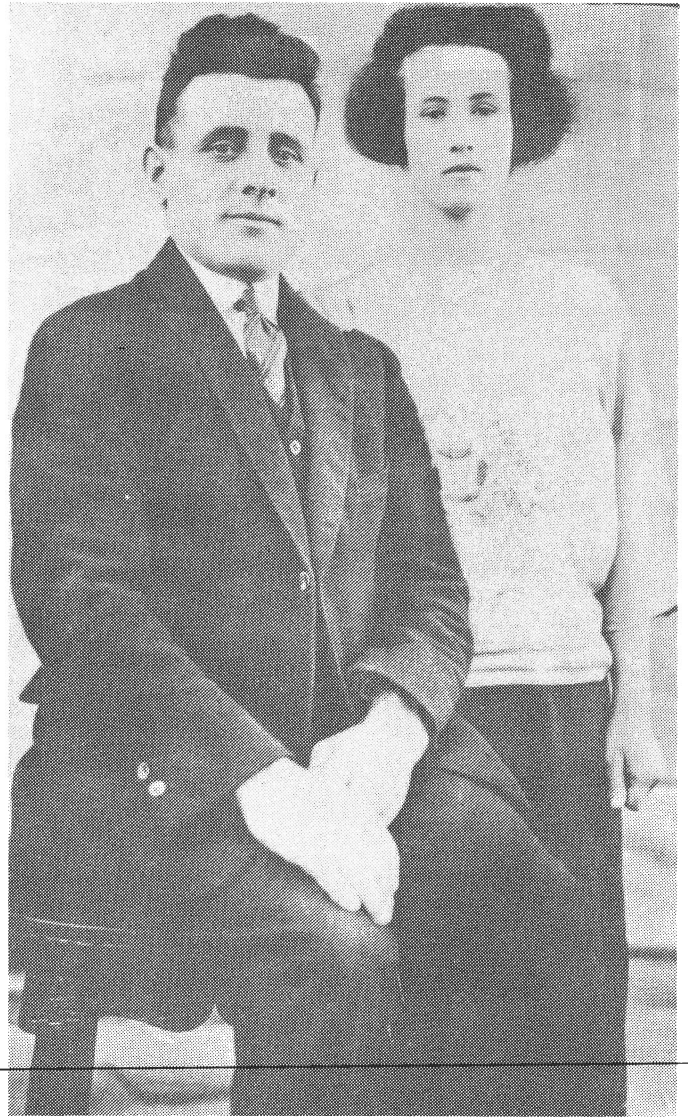
Monsieur Deschênes est avant tout cultivateur. Cependant, pour apporter un revenu supplémentaire à la famille, il a travaillé de nombreuses années au moulin à bois de son frère. Il est difficile d'énumérer tous les métiers de monsieur Deschênes parce qu'il en a pratiqués beaucoup. Cela s'explique par le fait que sur une ferme, les colons de cette époque vivaient dans une certaine autarcie et devaient, la plupart du temps, savoir exercer beaucoup de métiers s'ils voulaient se débrouiller et survivre.

Aujourd'hui, monsieur Deschênes est rentier. L'hiver, il trappe et tous les jours, il fait 2 à 3 milles de raquettes pour aller vérifier ses pièges. Il chasse, pêche, jardine et c'est sans doute toutes ces activités qui le rendent si en santé et si "vivant".

### Ses valeurs:

Âgé de 84 ans, monsieur Deschênes a une ouverture d'esprit peu commune. Il ne juge ni les personnes, ni les situations. Il sait faire la part des choses entre les côtés positifs du passé et du présent: pour lui, le passé a été difficile mais heureux et quant au présent, il lui est une source d'émerveillement.

Pour monsieur Deschênes, les valeurs importantes de la vie soni d'abord la foi, puis, et surtout, l'amour de la nature. Selon lui, ces deux valeurs sont liées entre elles: "Je regarde



M. Deschênes en 1924. Il a alors 26 ans.

le soir les étoiles, les belles étoiles. Qui a fait ça? On dit: qui a fait ça? Ça marche toute, puis ça tombe pas. Il y en a des millions, puis c'est gros; c'est aussi gros comme notre terre: puis ça marche toute! On va deux heures plus tard, on regarde: elles sont rendues plus loin, elles marchent... ça arrête pas! Je me dis: celui qui a fait ça, il est puissant, il faut être puissant pour faire ça..."

Quant à son amour de la nature, il se lit dans toutes ses conversations: il parle de la forêt, des montagnes, des lacs où il va pêcher, avec amour et respect. Et selon lui, c'est cet amour de la nature qui l'a aidé à passer à travers toutes les difficultés qu'il a connues au cours de sa vie.

Monsieur Deschênes parle également d'une autre valeur qu'il trouve fondamentale: la charité. Il dit: "On peut pas être heureux si on fait une méchante vie. Quelqu'un qui fait du massacre, qui fait tort aux autres ou qui est injuste, je crois pas qu'il ait le bonheur parfait. Il y a tout le temps une petite voix qui crie en nous autres: cette petite voix-là, c'est pas arrêtable..." Il ajoute que ces valeurs ont été présentes tout au long de sa vie et que c'est cela qu'il a voulu transmettre à ses enfants.

La valeur fondamentale véhiculée dans le conte que nous analysera "Ti-Jean Peau d'Ours", c'est la charité. Monsieur Deschênes n'est pas moraliste: il n'utilise pas le conte pour prouver que ses valeurs sont meilleures, mais il est évident que le fait qu'il ait retenu ce conte plutôt qu'un autre n'est pas étranger au fait que ce récit exprime bien les idées personnelles du conteur.

### LE CONTE

Monsieur Ernest Deschênes a lui-même intitulé ce conte "Ti-Jean Peau d'Ours" (1).

## Ti-Jean Peau d'Ours

Il était une fois, — ça, ça se passait probablement en France — un jeune bambin qui jouait dans le milieu de la place; un beau jeune bambin, on l'appelait Ti-Jean. Il pouvait avoir environ neuf à dix mois. Sa jeune maman était après tricoter au côté de lui; elle tricotait un tricot.

Mon Jean s'amusait avec des jouets mais c'était pas des jouets mécaniques comme aujourd'hui. — Dans ce temps-là, les jouets c'était des poupées; c'était fait avec de la peluche ou du linge, des petits lapins avec des grandes oreilles, des petits minous. — Alors, notre jeune bambin s'amusait avec ces *bebelles-là*.

Tout d'un coup, ce qu'ils voient arriver dans le chemin: un bohémien — on (les) appelait des bohémiens, des quêteux — avec sa dame, une vieille bohémienne. Avec une charette, une voiture; — on appelait ça des timons, des *ménoires* avec des planches là-dessus, seulement que deux roues, ça pouvait virer aussi vite sur un sens comme sur l'autre, ça. — Alors, ça arrive à ras la maison; ça débarque. La bonne femme frappe à la porte; elle *rentre*. (C'était) une vieille sorcière, une vieille *croche*, les cheveux coupés en descendant dans les coins, le nez rentré dans la bouche! Tiens! le bonhomme en arrière, il suivait sa vieille, lui. — Il y en avait toutes sortes de quêteux dans le temps. Il y en avait qui demandait la charité pour l'amour du Bon Dieu: ils bénissaient. Il y en avait d'autres, que c'était des méchants quêteux: ils passaient pour jeter des sorts, comme on disait parfois, (pour) *empigeonner*. Une personne *empigeonnée*, c'était une personne qui était misérable; une grange *empigeonnée*, encore la même chose. —

Toujours, la bohémienne, la vieille sorcière, elle demande la charité. Je sais pas ce que la jeune femme lui a donné: une charité ordinaire; des fois c'était des sous, des fois c'était de la farine. — Les quêteux, dans le temps, ils avaient un petit sac en coton, là, qu'ils déroulaient (et) qu'on envoyait de la farine là-dedans. Et puis bien, la poche montait pas. Probablement qu'ils avaient un autre vaisseau, un récipient qu'ils vidaient toujours. Ils arrivaient: à chaque fois qu'ils *rentraient* dans les maisons, la poche était toujours vide: il y avait rien dans le sac à farine. —

Ça fait que la belle jeune dame, elle lui donne... quoi c'est qu'elle lui donne, je le sais pas si c'était des cents ou de la farine. Toujours, la bonne femme est pas contente. Elle sort en maugréant; elle passe à ras le bambin puis elle donne trois coups de canne — dans ce temps-là, il faut dire que tous les quêteux, ça avait une canne; on disait "le quêteux avec sa canne", "la canne du quêteux"; et puis dans le bout de ça, cette canne-là, on va dire que c'était pour fesser les chiens; *dref* au bout de la canne, comme il y avait un clou de planté, la tête partie: un *picwa*. — Et puis, elle a fessé trois coups de canne à ras le bambin en maugréant des syllabes qui étaient incompréhensibles. Puis, elle a pris la porte; elle a (est) sorti avec son bonhomme.

Toujours, quand le mari a (est) arrivé, le midi, — il était charpentier, lui, il travaillait le bois, il était charpentier-menuisier — là, la dame lui a conté ça. Elle dit:

— Il y a une dame qui a (est) *rentré icitte*: une vieille bonne femme. Elle a quêté puis, elle était pas de bonne humeur. En passant à ras le bébé, elle a donné trois coups de canne à ras le bambin, puis elle est sortie en maugréant des paroles que j'ai pas pu comprendre.

— Bien, il dit, ça, d'après ce que je peux voir, ça j'ai entendu parler (qu'il) y a une vieille sorcière qui jette des sorts, qui jette des mauvais souhaits. Il y a (aurait) rien de surprenant que ça serait cette vieille-là qui aurait passé par *icitte* d'après ce que tu me l'as décrit. Pour moi, c'est ça. En tous les cas, à cette heure, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse?

— En tous les cas, moi, j'ai pas pu prévenir ça.

— Ah non! il dit, je te blâme pas: ces choses-là, ça arrive.

L'enfant grandit: quatre ans, cinq ans, six ans... Ah! il commence à aller à la classe: il apprenait très bien (comme) les enfants de son âge. Sauf que l'enfant avait un petit défaut mignon. — On verra plus tard que (c'est) peut-être ce petit défaut mignon-là qui lui a attiré toutes ces choses-là. — En tous les cas, il prêtait pas ses crayons à personne; (il était) bien gentil, mais pas de *prêtage* et ce qui était à lui était à lui.

En deuxième année, l'enfant suit très bien; en troisième année, encore très bien. Quand il est rendu vers l'âge de douze-treize ans, hop! il prête! Là, plus rien à apprendre. Le professeur a beau lui montrer, ça rentre plus: il tombe toujours au même point.

Toujours, le père, — c'était son fils unique, Ti-Jean, écoute un peu! Ti-Jean! un beau garçon! — il voulait le faire instruire (pour) faire un grand homme avec, mais là, il y a (plus) moyen!

Ah! il va voir le professeur; puis (il) change de professeur: la même chose, plus moyen d'apprendre. "Ah! bien là, on va retirer l'enfant (de l'école); on verra bien!"

L'enfant arrive à la maison. Là, il avait comme douze ou treize ans. Dans ce temps-là, il était trop jeune pour courir les chantiers, avec son père, faire sa *run*. Il a été une couple d'années là, bien il allait aux framboises, il allait au *fruitage*. Il dit:

— Ça, c'est en cause que la vieille bonne femme... Cette vieille démons-là, vous auriez pas pu (l'empêcher).

— Bien, qu'est-ce que tu veux; puis (il) dit, on savait pas ça, nous autres.

— Ah! la vieille chipie, elle va en *manger une*! Si je peux la

trouver. C'est drôle que depuis ce temps-là (on ne l'a pas revue). — Jamais qu'elle allait mendier dans la même maison qu'elle avait souhaité ses souhaits. — Bien, elle va en *manger une*! Je vas descendre en bas.

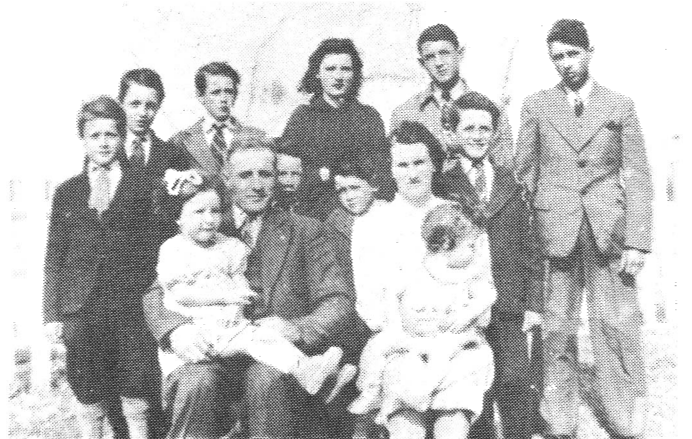
(Il) descend en bas puis il cherche s'il peut la voir. D'ordinaire elle est (venait) tout le temps dans la même période, l'été. — Ça se faisait surtout dans le mois de juillet. — Toujours, mon Ti-Jean descend puis il a entendu parler qu'elle était rendue au rang double, un grand rang là, puis qu'elle était après quêter là.

Mon Ti-Jean descend. Tiens! il y avait du bois; il y avait des saules; il y avait des arbustes, là. Tiens! le bonhomme puis la bonne femme *rentrent* dans une maison. Ils avaient une tente sur leur voiture puis ils avaient deux chaises pour s'asseoir. Puis cette tente là, ça s'assemblait ça, quand il faisait méchant temps. Ils posaient ça sur des poteaux et puis ça leur servait de couverture pour pas qu'il mouille. La nuit, ils pouvaient coucher là.

Mon Ti-Jean arrive à la cachette pendant qu'ils sont *rentrés* dans la maison tous les deux, puis il se fourre en dessous de la tente puis il s'envoie la tente par dessus la tête. Puis là, il avait pris la précaution: il s'était cassé une bonne grande *whip* puis il *rentre* la *whip* avec lui.

Le bonhomme arrive avec la bonne femme; ils s'aperçoivent pas que Ti-Jean est caché sous la tente. (Ils) *embarquent* tous les deux puis ça s'adonne bien, ils passent le long d'un petit ruisseau: il y avait des brousses, là. Hop! le bonhomme puis la bonne femme descendent pour faire leurs besoins naturels.

La bonne femme s'écrase là, à ras le ruisseau, derrière une talle, puis le bonhomme par l'autre bord. Mon Ti-Jean sort avec son fouet, lui, là, puis il se fauille du long de la talle: la vieille sorcière a les fesses à l'air! Là, mon Ti-Jean se met à fouetter, puis (il) fouette puis (il) fouette.



M. Deschênes à 40 ans.

— Ma vieille, il dit, tu vas en *manger une* toi, là.

La bonne femme recule: (elle) tombe dans l'eau! Le bonhomme arrive, enragé, puis mon Ti-Jean se couche derrière les brousses puis (il) part de l'autre bord, puis le bonhomme court après (lui).

Mon Ti-Jean revient chez-eux:

— Je l'ai rencontré la vieille sorcière; elle en a *mangé une*! Je lui ai pincé ses vieilles fesses. Je crois bien qu'elle va s'en souvenir longtemps.

— Mais oui, mais, la mère dit, tout à coup c'est pire?

— Ah! ça sera pas pire qu'avant.

Toujours, mon Ti-Jean, le père lui dit:

— À cette heure, tu commences à être grand, tu vas venir avec moi; tu vas servir. Tu vas donner les matériaux, tout ça; tu travailleras.

— O.K.

Ti-Jean se met à servir: il était pas à la tête, là. Les matériaux, le bois, tout ça: il aidait; il ramassait des *ripes* autour des maisons.

Quand il s'est rendu à dix-huit - dix-neuf ans, bien là, il (en) savait autant comme son père; ça fait qu'il s'offre à commencer à son compte. Il y avait des maisons à lever, le père dit:

— On va se séparer: tu vas prendre ton bord.

Dans le même temps, mon Ti-Jean s'était fait une *blonde*; une belle petite brune qu'il allait voir souvent. Bon! ça marche. Là, le père est menuisier, il achète des bons outils. — Des marteaux, dans ce temps-là c'était des maillets, des égoïnes. Il y avait pas de machines électriques ni de machines à moteur dans ce temps-là, c'était tout des outils à bras, des sciottes, des varlopes. Ah! des bons outils. —

Mon Ti-Jean se met à travailler. Les outils? Il a pas travaillé une demi-heure avec un outil ou vingt minutes: l'outil est tout *brêché*, tout gâté. Les maillets: le manche casse. Toujours la même chose: (il) fait limer; (il) fait aiguiser les outils par des bons limeurs, tout ça; (il) change d'outils, toujours la même chose. Tous les outils, c'est pas *travaillable*; ça ronge le bois. Il a pas travaillé; (il) prend ça dans ses mains: ça *êbrêche*, puis ça fait des *brêches*, ça veut pas couper.

— Bon bien, c'est final! Là, Ti-Jean dit, c'est encore le sort qui a tombé sur moi. Qu'est-ce que je vas faire?



Le bonhomme lui dit:

— Puisque c'est de même, que tu es pas capable (de) travailler le bois, là, il dit, il y a une place là, il y a un homme étranger; c'est un Suisse qui vient de la Suisse, puis il est très riche: il a une grosse manufacture sur la frontière de la France. Lui, il fabrique des montres, il travaille l'orfèvrerie. Il y a des départements où il arrange ou répare les horloges, les montres, les joncs, les bagues, les bracelets, les anneaux d'or. — Dans ce temps-là, les bagues, les anneaux d'or, bien, toutes les dames en portaient. — En tous les cas, le vieux-là, c'est un célibataire, un bon vieux célibataire.

(Ti-Jean se rend chez l'orfèvre qui lui dit:)

— Bien, je vas te prendre (pendant) un an. J'ai un vieux qui commence à vieillir, il va te prendre en apprentissage: dans un an il va être bon (pour t'apprendre), puis ensuite de ça, bien, il pourra te mettre sur les départements.

Il se met à apprendre avec le vieil orfèvre. Il travaille bien, tout ça; il apprend bien, tout ça. Il voit travailler l'autre; il apprend bien.

Toujours, au bout d'un an, bon! le vieux tombe malade! Ti-Jean est très bon, ah! il fait des bons travaux. Là, il travaille pour son compte à lui. Mais! la même chose (se produit): il se met à souder des



bagues, à arranger des horloges, tout ça, toutes les horloges sont rapportées. Ça se démanche, ça tient pas! Les bagues, ça se dégrafent, les joncs, tout ça. Des perles qui arrachent, des horloges, des montres; tout se brise. Ça fait un mois qu'il fait ce jeu-là, là, il dit pas un mot.

Ça fait que le grand bijoutier en chef, lui, là, ça lui est rapporté ça; il connaît tout ça. Puis un moment donné, il y a un jeune commis qui passe. Il dit:

— Le boss te fait demander.

— Ah! il dit, oui, je le savais.

Là, Ti-Jean est pas gros. Mon Ti-Jean monte en haut trouver le boss. Il dit:

— Tu sais?

— Ah! il dit, oui, je sais (pas) quoi ce qui m'arrive. Oui! je vois bien. Toutes les montres, tout ce que j'ai arrangé: tout est rapporté. Je suis plus capable de rien arranger, pourtant, je fais mon possible.

Il dit:

— Je vois bien que tu fais ton possible puis il dit, j'ai une si grande sympathie pour toi. Je vois ce que je vas faire pour toi: je m'en vas te donner un *suitcase*. Tu sais, quand j'ai commencé, moi, j'étais bien jeune. J'ai commencé avec une malle; il y avait des bijoux dedans. Là, je m'en vas te donner la moitié de ta solde en argent puis le restant, je m'en vas t'en donner le double (en bijoux); je m'en vas te mettre toutes des bagues, des montres là-dedans. La compagnie des montres suisses, c'est connu dans le monde entier, puis, tu vas vendre de ça.

Là, mon Ti-Jean lui, ça allait pas. Là, il est complètement découragé. Toujours, il prend la malle puis la moitié de sa paye qu'il lui donne en argent puis il s'en va chez-eux. "Je vas m'en aller chez-nous, avant de commencer ça." Il s'en va chez-eux. En arrivant chez-eux il dit:

— À soir, je m'en vas aller voir ma fiancée, je m'en vas aller voir ma blonde.

Il va voir sa blonde, le soir. Bien, quand on dit: "Les absents ont tort"; pendant qu'il était parti, elle s'était fait un autre *chum*, un autre cavalier! Sa fiancée le met à la porte. Ah! bien, pour comble de malheur! "Là, il dit, c'est fini, moi. Il est pas question de vendre des montres; il est pas question."

Il y avait une rivière qui passait pas loin, puis une route qui passait d'en deça: il y avait une grosse chute; ça bouillonnait là-dedans! Il y avait terriblement épais d'eau. "Là, il dit, moi je me suicide. Certain, c'est fini avec moi, la vie."

Pour comble de malheur, sa mère tombe malade puis elle meurt dans le même temps; plus de mère, plus de blonde, plus d'ouvrage! "Ah! là, c'en est fini!"

Mais dans la nuit, il avait pensé: "j'ai entendu parler qu'il y en a qui font des marchés avec Satan, avec le diable, tout d'un coup..." mais non, ça lui a parti de l'idée. "Non, non là, c'est fini."

Toujours, il emporte son crayon (et) son petit calepin. (Il se dit): "Je m'en vas, là, c'est fini. Je m'en vas écrire un papier, je m'en vas accrocher ça dans une branche, — puis la route passait pas loin de la rivière; il y avait un saut énorme, une chute épouvantable — là, je me jette là-dedans. Puis (il) faut que je fasse un espèce de papier comme de quoi je me tue. Quoi faire? je sais plus quoi faire: j'ai perdu ma job, j'ai perdu mon ouvrage, je suis plus capable de travailler; (j'ai) perdu ma blonde; ma mère est morte. C'en est fini!"

Il s'en va puis il était après commencer pour (à) rédiger le crayon dans les mains. Tout d'un coup, ce qu'il voit venir à lui: un homme tout habillé en noir. Un grand chapeau noir sur la tête, des gants noirs, des bottes noires, des lunettes fumées dans la face, la peau brune! Il dit:

— Bonjour Monsieur!

— Bonjour! C'est Jean; moi je m'appelle Jean.

Il dit:

— C'est toi qui es pas capable de travailler?

— Non. Comment tu t'appelles?

Il dit:

— Bien, moi, je m'appelle Noireau des Ténèbres.

— Noireau des Ténèbres? Je vois bien, tu es noir d'un bout à l'autre!

Il avait une grande malle dans les mains: une malle noire. Il dit:

— Là, *icitte*, j'ai une peau d'ours, moi, Puis tu vas te mettre ça sur le dos puis, à chaque fois que tu vas mettre la main dans la besace, seulement rien qu'une poche puis tu vas tout le temps *haler* un écu à la fois — un écu, dans ce temps-là, c'était disons, de la grandeur d'un vingt-cinq cents en or; ça valait vingt piastres de nos piastres. C'était assez dispendieux. — (il) suffit d'envoyer la main là-dedans; tu vas (en) *haler* tant que tu voudras. Puis tu vas t'appeler Jean Peau D'Ours, mais tu vas toujours porter rien que le nom de Peau D'Ours. Puis, à part de ça, tu auras pas le droit de te laver, puis tu auras pas le droit de te raser. — Dans ce temps-là, on va dire, de se raser la barbe puis les cheveux, ça a été par décades ça. Moi, il a été de mon jeune temps, tout le monde se rasait. Il y avait que les vieux qui avaient une grande barbe; et puis, un jeune homme qui s'aurait (se serait) laissé pousser la barbe, bien, on l'aurait pas beaucoup regardé. Même les filles l'auraient pas beaucoup aimé, mais aujourd'hui, la mode des cheveux longs est arrivée puis on l'accepte très gentiment. Dans ce temps-là, c'était la mode des cheveux courts. Puis là, se laisser pousser la barbe pendant trois ans, ça c'est un marché qu'il va faire avec le Noir des Ténèbres. —

Puis il lui dit:

— Pendant trois ans tu auras pas le droit de te laver. (Il) va falloir que tu te laves dans l'eau morte; pas dans les ruisseaux ni les rivières, dans l'eau stagnante. Puis il va falloir que tu mettes la peau d'ours, que tu l'ôtes pas, que tu couches avec, puis ensuite de ça, (il) faut pas que tu contes cette histoire-là à personne: que tu as fait un marché avec moi. Ça c'est secret, puis si tu violates notre marché (à) tous les deux, ça va être la mort instantanée: tu vas te faire tuer raide.

— Ouais! un moyen marché ça; mais, puis tout d'un coup (que) ça ne marche pas, tout d'un coup (qu') il en sort pas d'argent de dedans quand je mets ma mains dans la poche?

— Pourquoi ça marcherait pas avec toi? Tous ceux à qui j'en ai installée comme ça, ça a marché.

— Ça peut bien marcher avec les autres puis pas marcher avec moi. Ah! il dit, si ça marche pas avec moi, bien, ça va être nul. — Ti-Jean était pas encore trop fou. — C'est très bien, tu dis que ça marche avec les autres et puis, avec moi, si ça marche pas, ça va être nul. C'est très bien.

Mon Ti-Jean lui fait un papier.

— Tiens, c'est bien écrit *icitte*, là: "Ça marche avec les autres mais si ça marche pas avec moi, le papier est nul et nul effet."

Ils signent ça tous les deux. Mon Jean met ça dans sa poche. (Il) part avec la peau d'ours, puis il s'en va. (Il) part chez-eux mais il était triste. "Ah! je m'en vas essayer ça avant de me suicider; (il faut) toujours essayer quelque chose dans la vie. Puis, il m'a pas rien demandé; il a dit: "au bout de trois ans, par exemple, jour pour jour, au bout de trois ans, (il) va falloir que tu viennes *icite* puis là, on rachèvera les arrangements. Trois ans, jour pour jour. (Il) faut que tu portes ça trois ans sans arrêter."

Ti-Jean part puis il s'en va chez-eux. Il dit: "là, mettre ma main là-dedans (et) sortir des écus, j'ai quasiment peur. Je m'en vas essayer à (de) vendre mes bijoux. J'ai bien pensé à ça, là."

Il avait loin à aller pour s'en aller où est-ce qu'il avait son boss, là, son joaillier. Son joaillier lui avait dit: "tous les bijoux que tu vendras, là, tu me rapporteras ça, *icite* puis ton argent je pourrai la serrer puis je t'en redonnerai d'autre, puis ça va peut-être bien marcher."

Il prend son *suitcase* avec toutes les montres là-dedans, les bijoux qu'il lui avait donnés, puis il se met à vendre. Il s'en va plus loin, il s'en va loin de chez-eux pour pas être vu ni connu. — Bien ils le connaissent pas avec sa peau d'ours, mais sa barbe était pas encore poussée. —

Il se met à une place qu'il connaissait pas, puis ça vend pas. Il est rendu dans l'après-midi puis il n'a pas encore touché à sa besace pour *haler* les écus. Tout à coup, ce qu'il voit venir à lui: un homme avec une barbe, un vieux, — les vieux avaient de la barbe, les jeunes en avaient pas — mais un vieux avec une barbe, une grande barbe; il boitait, il était tout *sloppy*. Il s'avance:

— Mon cher Monsieur, il (Jean) dit, qu'est-ce que vous avez?

— Bien, il dit, moi je suis un mendiant; je mendie la charité parce que je suis un ancien vicairé puis je me suis fait couper une jambe.

Ça avait l'air d'un bon vieux; il avait un visage comme... céleste. Ça l'a frappé quand il a vu ce visage-là. Bien, Jean dit:

— Arrête un peu.

(Il) fourre la main dans sa poche:

— Tiens! un écu d'or.

Ah! le bonhomme est content. Encore un autre écu d'or!

— Assez, assez! il dit, Dieu a dit: "votre pain quotidien": j'en ai assez de deux (écus). Puis, tu vas être chanceux. Je te bénis, mon garçon.

Mon Jean part de *même*. (Il) rentre dans la première maison. Oui, il avait sa barbe, puis il a une peau d'ours, mais les *machines*, les montres suisses puis les bijouteries, ça a une bonne remarquée\*, ça, peu importe la peau d'ours. Mon Jean vend. (Il) rentre dans une autre maison, ça vend encore. (C'est) rendu qu'il vend. Rendu au soir, il a la moitié de sa cassette de vendue. "Ah! bien, il dit, ça va bien!"

Le soir, il se couche, (il) paye avec l'argent. *Toujours*, il fait encore le lendemain puis le surlendemain puis en trois, quatre jours, il vide sa cassette.

Là, il passe par en arrière — il avait passé où est-ce que c'était populaire là, où est-ce que le monde avait de belles maisons, là, dans les gros villages — mais là, il passe en arrière puis il s'informait en s'en revenant sur son joaillier. Il passait dans les maisons où est-ce qu'il y avait quelques pauvres. Il s'informait s'il y en avait qui avaient eu des malchances, des malheurs. Il passait par ces maisons-là puis tous ceux qui avaient besoin, il envoyait la main dans sa besace: des belles écus. Tiens! paye, paye. Quand il en avait assez (donné) il s'en allait plus loin; toujours la même chose.

Il arrive à son joaillier:

— Tiens! comment ça se fait, il dit, (que) tu as une peau d'ours?

— Bien, il dit, je peux pas dire comment c'est arrivé, mais j'ai une peau d'ours, que voulez-vous!

— Bon! en tous les cas, tu as réussi?

— Bien, ça a commencé mal mais j'ai pas mal réussi. Constatez, j'ai vidé ma malle.

— Ah! bien, il dit, on va t'en mettre un peu plus. Ça, ça pèse pas, on peut t'en mettre à *plein*. — Dans ce temps-là, il y avait pas d'automobile, ils marchaient à pied —.

Il remplit sa cassette à *fullest*, bien *full*; puis des bracelets de grande valeur, des pendants d'oreilles, des bagues. Mon Jean part avec ça puis s'en va au bord d'un autre village puis va plus loin; là, il était rendu dans la frontière de la France.

(Il) marche puis (il) vend; il avait de la *misère* un peu par place, mais (il) vend. C'était pour coucher qui était le pire: parfois bien il faisait chaud, il couchait par terre. De temps en temps il rentrait coucher dans les places où il était (accepté); dans les hôtels, ils voulaient pas l'accepter, mais *toujours*, ça vendait.

(Il) vide encore son *suitcase* puis va trouver son boss puis il jase avec.

— Ça va très bien. Je m'en vas mettre ça à la banque à ton nom. Je m'en vas l'ouvrir un compte de banque puis il dit, même, ça peut se faire, tu vas devenir mon associé. J'ai commencé de *même*, moi. Tu vois comment est-ce que je suis rendu. — C'était un vieux célibataire mais très bon gars, très gentil puis il s'adonnait à aimer Jean. —

Mon Jean part encore avec plein son *suitcase*, puis encore la même chose: il prenait les villages, dans les grosses places, dans les places qui avaient du monde qui semblait riche puis à l'aise, pour vendre. Puis il s'en venait toujours par en arrière, en passant par les places pauvres, puis il s'informait:

— (Y a-t-il) quelqu'un dans le malheur?

— Oui!

Il en trouvait: il y en avait du monde dans le malheur. Mon Jean envoyait la main dans sa besace puis il avait des belles écus d'or. Tiens! Peau D'Ours, envoye, envoye des écus d'or — un (écu) par fois, mais ça valait vingt *piastres* chacun. — Ça fait que quand il en avait *halé* quatre-cinq, ça faisait cent *piastres*. — Dans ce temps-là, c'était de la grosse argent. C'était au franc mais ça comptait (comme) nos *piastres*. Ça faisait plusieurs francs. —

*Toujours*, rendu à la dernière année, là il restait un an. Mon Jean remplit son *suitcase* puis il s'en va dans une place où est-ce qu'il avait jamais été. Il avait regardé sa carte. "Là, il dit, je vas aller là."

Il arrive là, il rentre. C'était comme six heures du soir. Il avait (était) passé devant l'hôtel: un hôtel qui était à peu près disons, (à) une dizaine d'arpents. — Dans le temps, ça pouvait être à une dizaine d'arpents. — (Il) frappe à la porte. Ce qui arrive devant lui: une belle veuve (de) trente-cinq - quarante ans qui vient lui ouvrir la porte.

Mon Jean commence à regarder. Il voit deux belles filles à ras lui; deux belles grandes filles puis une troisième, plus loin, qui est encore plus belle. — La plus grande puis l'autre pouvaient avoir un an de différence mais la plus vieille avec la plus jeune, il pouvait pas les démêler beaucoup; il pouvait pas les distinguer. — Mon Jean dit:

— Oui, bien, est-ce que je pourrais avoir à souper, *icite*, en passant?

La femme dit:

— Oui, vous allez avoir à souper. — il était six heures moins dix — Bon, dit-elle, vous pouvez vous asseoir.

Il s'assit.

— Bien, à cette heure, — quand arrive le souper, — qui c'est qui voudrait bien me faire l'honneur de m'accompagner pour souper?

La plus vieille, elle dit:

— Pas moi.

L'autre, elle:

— (Moi) non plus, pas (avec) Peau D'Ours.

La plus jeune, bien, elle dit:

— Moi, j'accepte, moi. Je vas accepter de souper avec vous, monsieur.

— O.K.; ça va me faire un honneur, charmante demoiselle, ça va me faire plaisir beaucoup.

Elle soupe avec lui.

Pendant la veillée, aussitôt qu'ils ont fini de souper, les deux plus vieilles, là, il arrive leurs deux *chums*. Des *chums* plus ou moins attrayants: il y en avait un qui avait une épaule un petit peu plus basse que l'autre; puis l'autre avait une grosse tête. En tous les cas, mon Jean soupe.

Pendant la veillée, les deux gars lui *tirent des ripostes* puis mon Jean, bien, il savait très bien parler: il parlait bien mon Jean. Il connaissait des choses; il parlait avec la celle qui était assise à ras lui.

Mais il a pas veillé tard. Les autres *tiraient des shots*: ils ont parti à rire; il s'est aperçu de ça. Alors, il a dit à sa fiancée:

— Ils rient bien, il dit, "qui rit bien, rira le dernier".

Il a pas veillé bien tard; il a pas voulu. Il s'est pas fait reconnaître. Il a pas rien vendu; il a *halé* sa malle, il a fermé ça, il a payé. Il a payé la dame — une belle dame — puis il s'est en allé plus loin. — Je sais pas où est-ce qu'il a été coucher. À l'hôtel, je pense. En tous les cas, il dit à sa fiancée:

— Je reviendrai avant longtemps.

Mais avant de partir, il dit:

— *icite*, j'ai une bague. J'aimerais vous revoir encore. (Montrez-moi) votre doigt (pour) voir?

Il prend son doigt puis ça (la bague) faisait juste. Il casse l'espèce



d'alliance très riche, il casse ça en deux. Ça se dégrafe en deux. Il donne la moitié du jonc puis il garde l'autre moitié.

— Conservez ça, il dit, si je reviens pas bien personne pourra rajuster, mais quand je reviendrai j'ajusterai ce morceau-là avec l'autre puis ça fait juste. Impossible d'en avoir un autre pareil qui va aller là; ça fera pas puis il va y avoir des *jours* — ça avait cassé droit en deux puis c'était fait en conséquence puis c'était très riche. —

Ça fait que Jean part de même puis il s'en va. Il avait encore un an. Il dit:

— Encore un an, ça peut se faire que je revienne puis ça peut se faire que je revienne jamais.

Il se met à faire la même chose: là, il enrichit tout le temps, puis ça vend.

Puis, ça fait encore un an. Au bout d'un an, quand il va trouver son joaillier, — il remplissait toujours (sa cassette), c'était toujours la même chose: il passait dans les places qui étaient riches à l'aise, pour vendre ses bijoux, mais quand il s'en retournait, là, il passait en arrière puis il surveillait toutes les places où est-ce qu'il y avait de la misère, où est-ce qu'il y avait des malheurs, puis là, il envoyait la main dans sa besace puis il en sortait des écus —. *Toujours*, la dernière fois, (lorsqu') il fait sa dernière ronde, il arrive sur le joaillier: son joaillier était malade. Tiens! Il était pas très bien puis il dit:

— Sais-tu, tu es rendu que tu as un gros montant, puis je t'admire; je t'admire.

— Puis là, c'est le temps d'en finir. Ça va changer, je m'en vas chez-nous.

Là, il s'en va par chez-eux: son an était faite. Puis il s'achète une belle *habit* pour paraître (bien) — le joaillier lui avait donné pas mal d'argent; il en avait dans ses poches. — Il s'achète une très belle *habit* mais pas un habit de millionnaire, comme on dit, puis (il se dit): "il faut que je rencontre, à cette heure, mon Peau d'Ours\*\*, là." Il s'en va exactement (au même endroit).

Ça faisait juste un an et un jour\*\*\*. Il est arrivé là, il avait son habit. Ce qui arrive encore: le même gars qui arrive. Il avait son chapeau de castors. Noireau des Ténébres s'en vient.

— Bon! il dit, aujourd'hui, on règle le cas.

— Oui! il dit, tu en as dépensé de l'argent! Sais-tu *comment* est-ce que tu as dépensé? Tu as dépensé dans les deux millions cinq cent mille francs!

— Tu dis (que) j'ai dépensé de l'argent; j'ai pas dépensé d'argent.

— J'ai tout compté ça, moi. Tu dois être riche!

— Ah! je suis pas riche, il dit, moi, ça a pas marché.

— Comment, ça a pas marché?

— Ça a pas marché, j'ai pas une cent!

— Ah! ça a marché; je connais tout le montant que tu as dépensé.

— Oui, mais ça a marché pour les autres, mais pour moi, ça a pas marché.

— Comment, ça a marché pour les autres?

— Bien, ce que j'ai pris, j'ai tout donné ça aux autres.

— Oui mais, ça fait pas; ça fait pas.

— Oui, ça fait. Regarde le papier *icite*; c'est bien écrit *icite*: "si ça marche pour les autres puis ça marche pas pour moi, le papier est nul et nul effet." Alors, tu vois?

Il dit:

— Pourquoi est-ce que tu as fait ça?

Là, Jean avait ôté sa peau d'ours puis il avait mis son habit. Il avait mis la peau d'ours sur le bord de la route, en face de la grosse chute, là, la route passait là. — Ça, c'était pas loin de la maison *chez-eux*, il pouvait y avoir disons... à peu près comme trois-quarts de *mille* rien qu'à sa demeure où est-ce qu'il avait été élevé. —

— Bien, il dit, j'ai fait ça pour faire la charité.

En disant "charité", ça a fait: paf! Satan, lui, le mot "charité", il a pas pu *toffer* ça. Là, la peau d'ours, c'est venu gros comme un ours. Satan a *rentré* dans la peau d'ours puis ça a parti ça, (comme) une poussière puis une brume puis ça a *rentré* en plein dans l'eau. "Bon! bien j'en suis débarrassé de cet animal-là."

Mon Jean part puis il s'en va. Son père, bien, il était tout seul; il s'arrangeait comme il pouvait à *faire son ordinaire* depuis que sa femme était morte; sa mère était morte lui, là, (Jean). Bon, il s'habille puis il donne la main à ses amis, partout, cette journée-là. Il a été deux-trois jours avant de s'en retourner *chez-eux*.

"À cette heure, je m'en vas retourner voir mon joaillier". Il avait une belle *habit* là, c'était plus Peau d'Ours. Hey! il s'était rasé la barbe; il s'était rasé la tête à la mode des sages, comme on dit, en roi Pharaon. — Dans ce temps-là, ils se rasaient la *bol* en forme des sages. C'était un beau grand jeune homme. —

En arrivant sur son joaillier, il avait passé par une petite rue: il voit passer du monde, puis du monde, puis du monde... ça va vers le cimetière. Il se trouve à rentrer dans la ligne puis il est en avant, là, il est le premier en avant, puis il dit:

— Quoi c'est qui arrive *icite*; il y a une mortalité;

— Bien, ils ont dit, oui, c'est le grand joaillier qui est mort.

— Ah bon!

Ils ont dit:

— Oui, tu as pas entendu parler de ça?

— Bien, je me trouvais loin — de *chez-eux* à aller là, il y avait assez une bonne distance; c'était pas dans la même province. —

Mon Jean est à l'enterrement, là. Il est le premier à ras lui (le joaillier). *Toujours*, il voit ça faire; ça lui fait de la peine. Il pleure quasiment: son boss qu'il aimait tant.

*Toujours*, il est pas aussitôt en s'en revenant qu'il y a un homme qui lui met la main sur l'épaule; un homme avec un chapeau de castor. Il dit:

— Est-ce que c'est toi qu'on appelle Ti-Jean Peau D'Ours?

Il dit:

— Oui, monsieur.

— Bien, suivez-moi. J'ai affaire à vous.

Bon, mon Jean Peau D'Ours suit. Il arrive, il voit: "Etude de notaire: notariat". Il *rentre*. Le notaire avait une grande lettre qui est longue de *même* qui a tout des timbres rouges, jaunes après ça.

— Tiens, lis ça.

C'est écrit là-dessus: "personnel-confidentiel"; cachetée à la cire, tout. Jean *décachète* ça: c'est le testament du vieux célibataire qui dit:

J'avais un cousin qui ressemblait beaucoup à mon ami Jean Peau D'Ours que j'ai tant aimé. Puis, je lui cède toute ma fortune, toute: usine... tout ce que j'ai. J'ai aucun parent à part ce cousin, mais il était (est) mort puis il ressemble *terriblement* à Jean. — Vous savez dans la vie, on a quasiment notre sosie, comme on dit qui nous ressemble beaucoup; presque quasiment deux pareils. — Alors, le cousin du vieux joailliers là, il ressemblait à Jean, c'était pareil; alors il s'était attaché à Jean puis il aimait Jean puis il lui avait tout cédé sa fortune.

Bien, Jean... les caméras sorties; c'était connu là, le monde savait ça.

— Est-ce que c'est toi qui es Jean? Est-ce que c'est toi qui est Jean?

— Oui.

Ça s'était dit, ça, partout. Il est venu un temps où tout le monde s'était rassemblé autour de Jean. Les photographes, ça arrivait puis les croquis... dans ce temps-là, ils *posaient* mon Jean là, puis il était très bien habillé, très bien mis. Bon! mon Jean convoque tout ça, il dit:

— Pendant huit jours là, il dit, à son *contremaître*, dérange rien. Mais au bout de huit jours, on va donner un congé — c'était dans l'été —. On va donner un congé puis on va prendre ça pour *m'initier*; on va tout visiter. Puis, là, à *soir*, j'ai une place à aller: il faut que j'aille à une place.

Il fait atteler un cocher. Mon Jean *embarque*. Il était très bien habillé: sa belle *habit*, c'était pas un millionnaire mais mon Jean paraissait bien! Hey! C'était un beau grand jeune homme, avec un beau regard droit comme l'épée du roi, franc. — C'était des carrosses, des fiacres qu'ils appelaient, avec un beau cheval. — Mon Jean s'était fait atteler un cheval de *même* puis il était assis là-dedans avec son charretier, son cocher. Puis là, il avait arrêté à l'hôtel. Il a dit au cocher:

— Attends-moi ici. Là, je rentre ma boîte; ma boîte de bijouterie, mes bijoux, puis attends-moi.

Il *dételle*; il y avait une *écurie* là.

— Et puis moi, il dit, je m'en vas aller faire une marche; je m'en vas aller voir puis je reviendrai ici durant la veillée.

Mon Jean s'en va là: il était directement six heures moins dix; la même heure, le même *quantième* qu'il y avait été un an auparavant. Mais il faut dire (que) l'année d'avant, quand il avait été là, après qu'il a eu (fut) parti, les deux jeunes filles se sont mis(es) à obstiner l'autre. Elles ont dit:

— Elle, avec son Peau D'Ours!

Elle dit:

— Oui vous avez ri de lui — ça, c'est un bout que j'ai pas dit *betôt* — vous avez ri de lui mais il est pas fou après tout; il s'est bien aperçu. Il a dit: qui rit bien *rira* le dernier." Puis, il a une belle voix, il a des beaux yeux; quand même qu'il aurait une peau d'ours sur le dos, ça



**M. Deschênes, à gauche, en compagnie d'un soldat.**

me fait rien. Moi, je l'aime de même. Puis, "qui rit bien rira le dernier."

— Ah! elles ont dit, on s'en fout bien nous autres.

Ça fait que là, il était arrivé là: il était six heures moins dix. Mon Jean frappe à la porte. Ça rouvre: la belle dame encore vient lui ouvrir la porte. Ah! elle était belle cette dame-là, une vraie belle dame, la mère des jeunes filles, là, une veuve.

— Bon, bien, il dit, est-ce que je pourrais avoir à souper, madame?

— Oui, elle dit, mon cher monsieur, j'ai une belle omelette là, qui est après cuire.

— Ah! bien, il dit, ça me va; ça me fait, moi, ça. Ça va faire.

Il s'assit. Il dit:

— Je voudrais avoir l'honneur... Qui c'est qui voudrait bien venir souper avec moi?

La plus vieille dit:

— C'est moi, c'est moi.

L'autre, elle dit:

— Non, c'est moi, c'est moi.

La plus jeune parle pas.

— Oui, bien, il dit, vous, mademoiselle?

— Non, Elles ont dit, elle, elle attend encore son Peau D'Ours; elle est folle avec ça.

Il a dit:

Oui? bien, comment ça se fait, Peau D'Ours?

Elle dit:

— Oui, il y a un homme qui est venu *icitte*; il m'a donné un la moitié de bague.

— Oui? Allez donc me chercher ça (pour) voir.

Elle part chercher ça puis elle s'en vient avec ça. Pendant ce temps-là, il avait envoyé la main dans sa poche. De sa main gauche, il lui tient le doigt. Il lui ajuste ça, là, puis il prend l'autre moitié de bague puis il lui *amanche* ça par dessus. Ça *amanche* tout: ça lui fait juste sur le doigt.

Elle est tout épouvantée!

— Bien, elle dit, mon cher monsieur, ce serait vous?

— Oui, il dit, mademoiselle, c'est moi.

— Ah bien! excusez-moi, avant de souper il faut que je passe dans ma chambre.

— Non, non. Restez de même.

Elle dit:

— Je m'en vas...

— Non, non; c'est très bien, je vous accepte de même. Vous allez souper avec moi; c'est un très grand honneur de souper avec vous.

Elle passe dans sa chambre puis là, elle reste là quelques minutes. Là, son oncle, qui était riche (et) qui était son parrain, il lui avait envoyé à sa fête, à la fille, il lui avait donné deux ou trois écus d'or. Elle s'était achetée une belle robe, à la cachette, qu'elle avait pas montrée, puis des beaux souliers. Elle met tout ça, cette belle parure-là, puis elle sort. Ah, qu'elle était belle là-dedans! belle à croquer! Un beau nez, des beaux yeux doux puis une belle *gueule* en coeur, là.

Là, elle lui saute au cou puis elle lui donne un beau baiser de fiancée puis là, ils mangent à table. Mon Jean parle. C'est plus Peau D'Ours là: un beau grand jeune homme, donc! Une belle tête, des beaux cheveux! Puis là, il mange avec elle puis il sait parler; il sait faire les choses, hein! Ah! les autres, eux autres, elles ont pas une grosse *appétit*.

Après qu'ils ont soupé, Jean dit:

— Moi, à cette heure, Madame, — dans ce temps-là, on demandait à la mère pour sortir les jeunes filles — est-ce que je pourrais prendre une marche avec elle, il fait un beau clair de lune.

Elle dit:

— Oui.

— Je vais prendre une marche, je reviendrai tout à l'heure.

Mon Jean part avec sa blonde puis il s'en va vers l'hôtel.

Pendant ce temps-là, les deux amoureux des jeunes filles, ils arrivent eux autres là — des deux plus vieilles —. Elles sont tellement indignées qu'elles renvoient les deux amoureux! Elles ont pas voulu les avoir pas en tout, pas en tout! Elles renvoient les deux amoureux.

Mon Jean s'en va avec sa fiancée, lui, à l'hôtel, là. Ils embarquent avec le cocher puis ils veillent là une secousse. Il s'en vient. Pendant ce temps-là, ils passaient le journal du soir. Ils avaient pris des photographies de mon Jean et puis ils avaient tout ça. Et puis la belle dame, la veuve, elle avait le journal pendant la veillée: le courrier passait puis il lui donnait le petit journal, elle était abonnée.

Elles rouvrent le petit journal à la première page; elles connaissent bien le joaillier, il était très riche, millionnaire, puis elles le connaissent par le portrait. Elles ont dit:

— C'est lui! C'est lui qui a soupé *icitte* à soir, là! C'est pas possible!

La bonne femme dit:

— C'est lui, certainement.

Ah! c'est là que les deux filles, eux autres là, leurs cavaliers ont ressoud puis elles ont renvoyé leurs cavaliers.

Mon Jean s'en vient avec son portemanteau puis des bijoux là-dedans. Il rentre dans la maison. La dame, elle dit:

— C'est vous qui a (avez) hérité?

— Je le sais pas, je pense pas que c'est moi.

Elle dit:

— Oui, c'est vous!

Il voulait se cacher, naturellement! Il voulait agir modestement. Elles ont dit:

— Vous êtes millionnaire; vous avez hérité.

— Ah bien, j'avoue. Vous m'avez reconnu: c'est moi. Réellement, c'est moi.

Il veille avec sa fille. Puis, il rouvre son portemanteau puis il lui donne un beau collier à sa fiancée, puis il lui donne une belle bague. Elle choisit; puis des jongs... Ah! il en avait des magnifiques! Hey, ça valait (cher).



Il prend un beau collier puis il le donne à la belle dame: ah! un collier qui valait très cher. (Il dit aux) autres filles:

— Bien, après tout, je vous en veux pas; vous êtes mes belles-soeurs; je m'en vas marier votre soeur. Puis, triez-vous-en des colliers.

Elles s'en sont triées. Ah! la paix est revenue. Ils (les colliers) étaient pas si beaux que ceux de sa femme, puis (c'était) des vrais beaux colliers encore. Là, il dit:

Vous êtes mes belles-soeurs puis vous avez renvoyé vos *chums*?

— Oui, on les a renvoyés!

— Bien, il dit, vous avez bien fait. C'était pas des genres qu'il vous faut. Après tout, ils *minaient* pas très bien puis je les ai vus le premier coup que je suis venu là; c'était pas très riches, ces gens-là.

Au bout d'une dizaine de jours, ils se sont mariés. Il a convoqué toute son assemblée, tous ses dirigeants, le contremaître, tout ça, puis il leur a donné congé pour quinze jours. Puis ensuite de ça, il a repris avec sa belle dame, une belle noce là, avec tous les appareils d'un homme riche, mais il a pas été au-delà de ses moyens, mais il a fait ça très modestement.

Là, l'année après qu'il a été rendu là, — il avait un beau pavillon — il a fait venir son père dans un beau petit pavillon qu'il avait pas loin. Il a acheté ça. Puis (pour) la belle dame, il y avait une autre maisonnette qui adonnait très bien. Il dit à la belle dame:

— Si vous voulez — il y allait souvent voir sa belle-mère — vous allez venir chez-nous puis je m'en vas engager vos deux filles: une va être chef de département puis une autre va être secrétaire.

Elles acceptent ça. Mon Jean, il fait venir les deux filles, puis la mère s'en vient là. Le bonhomme, lui, il se met à aller voir la mère — il était beau le père à Ti-Jean — le bonhomme s'amourache et tombe fou amoureux de la belle dame. Une vraie belle dame: (il) marie la dame!

À cette heure, mon Jean, lui, qui était diplomate partout, il dit: "je m'en vas *watcher* ça." Il y avait du monde: il y avait des beaux garçons. Il choisit un beau garçon, puis il fait arranger ça, *toujours*, pour donner un rendez-vous. Il y avait un erreur... (il) sait pas comment ça se fait... puis il envoie sa première secrétaire. Il (le jeune homme) *rentre* dans le bureau de la première secrétaire: hey! il voit ça, cette belle fille là, puis tiens! l'amour *poigne*. L'autre pareil. Il trouve encore un autre beau grand jeune homme pour l'autre, sa deuxième chef de département là, puis ils se marient tous ensemble: les deux filles, elles se marient ensemble.

Là, c'est le comble du bonheur: le père marié; Ti-Jean marié avec une des soeurs; les deux filles mariées encore avec des beaux garçons qui avaient un bel avenir devant eux. Puis là, tiens! moi j'étais là puis la première, la femme à Ti-Jean, était en grossesse puis elle a donné naissance à un autre beau petit Jean.

Bien là, c'était le comble du délire; c'était l'allégresse la plus parfaite. Moi, je me suis en venu ici. J'ai fermé mes livres; je me suis en venu ici.

\* le conteur veut dire une bonne renommée.

\*\* le conteur veut parler de Noireau des Ténèbres: celui qui a donné la peau d'ours à Jean.

\*\*\* En fait, il s'agit de trois ans jour pour jour.

### Analyse du conte:

Des versions de Bear-Skin (Ti-Jean Peau d'Ours) sont connues dans plusieurs pays et Stith Thompson, dans **The Folktales**, note surtout la présence de ce conte-type dans le nord de l'Europe. Thompson en avait retrouvé 72 versions en Finlande, 44 en Lituanie, 42 en Allemagne et 22 au Danemark. Thompson note également que les pays de l'Ouest et les pays romans ne le connaissent à peu près pas, puisqu'on n'en retrouve qu'une version en Italie, une version en Espagne et aucune en France. Selon monsieur Luc Lacourcière, la plus ancienne version connue est celle du poète allemand Grimmelshausen et elle remonte à l'année 1670 (2).

Il est donc assez étonnant de retrouver des versions de ce conte dans la tradition orale canadienne d'expression française. En effet, aux Archives de Folklore de l'Université Laval, on retrouve 5 versions de ce conte: 3 de ces versions viennent du Nouveau-Brunswick et une version vient du Québec (Mata-pédia). Quant à la cinquième, elle contient si peu d'éléments du conte-type qu'elle y est difficilement rattachable.

Dans les versions canadiennes, le héros est, en général, un jeune homme (dans une version, on le surnomme Richard Grassé) qui signe un pacte avec le diable pour un an et un jour sans se soucier de son salut. Il sera riche à condition de ne pas

se laver, se raser, se couper les cheveux ni se changer de vêtements. S'il ne satisfait pas à ces exigences, son âme appartiendra au diable.

Cependant, le héros est généreux: il aidera un homme ruiné et au terme du pacte, il épousera une belle jeune fille dont les deux soeurs, par dépit et jalousie, iront se suicider. Cette fin est heureuse pour le diable, car il reçoit deux âmes (les deux suicidées) au lieu d'une seule: celle du héros.

Monsieur Luc Lacourcière a décomposé les différents éléments des versions canadiennes connues (en 1972) de ce conte-type et en a publié un tableau (3). Selon ce tableau, il est difficile de situer et de classer la version de monsieur Ernest Deschênes. En effet, sa version est beaucoup plus complète que celles déjà classifiées aux Archives du Folklore.

On voit donc qu'il faudrait simplifier beaucoup la version de monsieur Deschênes si on voulait la réduire aux éléments du conte que donne monsieur Lacourcière et on rendrait ainsi, à mon avis, très peu justice au conteur, et au conte même. Il devient alors évident que monsieur Deschênes n'a pas puisé son conte aux mêmes sources que les autres conteurs, ou encore, qu'il a considérablement modifié sa version... Cependant, avant d'affirmer que monsieur Deschênes avait créé tous les éléments nouveaux, il fallait faire davantage de recherches sur le conte.

Ainsi, j'ai retrouvé dans **Household Tales**, des frères Grimm, un conte intitulé "Bearskin" (4) qui se rapproche énormément de la version de monsieur Deschênes. En voici un bref résumé:

Le héros est un jeune soldat. Une fois la guerre terminée, il est sans métier et se retrouve seul: ses parents sont morts, ses frères le rejettent. Le diable lui apparaît vêtu de vert: celui-ci vérifie d'abord si le jeune soldat est brave en lui faisant affronter un ours. Le soldat tue l'ours et le diable lui propose un marché: il devra ne pas se raser, se laver, se couper les cheveux et les ongles et surtout en pas dire un "pater noster" pendant sept ans. Si le soldat meurt au cours de ces sept années, il appartiendra au diable; s'il vit, il sera un homme libre et riche aussi longtemps qu'il vivra.

Le soldat accepte et le diable lui donne un manteau qu'il doit porter: à chaque fois que le héros mettra la main dans la poche de ce manteau, il en sortira des écus d'or. Il lui donne également la peau de l'ours tué et lui dit qu'il devra désormais s'appeler Peau d'Ours.

Peau d'Ours voyage donc pendant sept ans. Il a beaucoup de difficulté à se faire accepter, mais il est très généreux et en échange de l'argent qu'il donne aux pauvres, il leur demande de prier pour lui. Au cours de la troisième année, il rencontre dans une auberge, un homme endetté et découragé. Il paie les dettes de cet homme et, pour le remercier, celui-ci l'amène chez lui et lui offre une de ses trois filles.

Devant l'air repoussant de Peau d'Ours, les deux filles aînées refusent, mais la plus jeune déclare que cet homme a été bon pour son père et accepte de l'épouser. Peau d'Ours lui remet la moitié d'un anneau et lui demande de l'attendre et de prier pour lui.



Une fois les sept années écoulées, le diable réapparaît; Peau d'Ours exige que le pacte soit respecté: il sera riche et libre. De mauvaise humeur, le diable accepte. Le héros se lave, se met de beaux habits et retourne chez sa fiancée: il réunit les deux parties de l'anneau et se fait ainsi reconnaître. Les deux soeurs sont si envieuses que l'une se jette dans le puits et l'autre se pend à un arbre.

Il est presque évident que la version de monsieur Deschênes est reliée directement au récit des frères Grimm. D'ailleurs, lorsque j'ai demandé à monsieur Deschênes quand et comment il avait appris ce conte, il m'a répondu qu'il l'avait "appris dans un livre" et plus tard, il dira: "C'est une légende que j'ai lue dans la gazette...".

Il est très probable que monsieur Deschênes a réellement lu la version de Grimm puisque tant de motifs de sa version sont semblables au récit de Grimm, par exemple.:

- le pacte avec le diable;
- les conditions à respecter (ne pas se laver, se raser, se couper les cheveux, porter une peau d'ours);
- le manteau dans lequel le héros puise les écus d'or;
- les difficultés du héros à se faire accepter et la générosité du héros;
- l'anneau séparé en deux parties;
- l'attente de la fiancée;
- les conditions du retour.

Ce qui ressort davantage cependant, dans la version de monsieur Deschênes, c'est sa vraisemblance. En effet, le conteur dira: "Des contes, j'en ai entendu conter beaucoup, mais je trouvais pas beaux les contes qui s'éloignent trop de la réalité: des bêtes à sept têtes, et puis des montagnes qui tombent et puis ont fait des affaires énormes qui sont pas (possibles), je me disais, ça, c'est pour les enfants. Mais j'aimais un conte qui se rapproche de la réalité." Plus tard, il dira, en riant, au sujet des épisodes du conte qu'il a oubliés au cours des années: "J'en ai inventé des bouts... oui... pour rachever... il y a des bouts que j'essaie de ramancher." Puis, toujours au sujet de Ti-Jean Peau d'Ours il dira: "Là, j'en ai rajouté un bout: il est encore plus beau..."

Ce que monsieur Deschênes appelle les "bouts qu'il essaie de ramancher", ce sont probablement les épisodes concernant le sort jeté à l'enfant, puis ses difficultés à apprendre et à travailler et enfin, tout ce que j'appellerais la trame du récit, c'est-à-dire les épisodes concernant le joaillier, son aide pendant les trois ans que durera le pacte et enfin, l'héritage et la fin heureuse. Dans l'optique de monsieur Deschênes, le personnage du joaillier donne au récit une vraisemblance (l'aide n'est pas surnaturelle) et une continuité. Il est possible que cet épisode soit extrait d'un autre conte merveilleux; cependant, à mon avis, il serait plutôt relié à des lectures de romans ou de "feuilletons", c'est-à-dire des illustrés des journaux qu'il lisait régulièrement car, comme le dit monsieur Deschênes, "moi, j'ai toujours été sentimental..."

Ainsi, pour monsieur Deschênes, "Ti-Jean Peau d'Ours" serait plutôt un conte pour les adultes, justement parce que le conteur l'a rendu lui-même plus vraisemblable et plus "près de la réalité". Quant à la fin heureuse du conte, la version de monsieur Deschênes est la seule de ce genre. Chez ce conteur, on ne retrouve pas le suicide des deux soeurs, mais au contraire et selon l'expression même du conteur: "le comble du délire; l'allégresse la plus parfaite...". Cela correspond davantage, à mon avis, à sa perception des contes: plus la vie est difficile, plus les contes doivent être rassurants et sécurisants.

#### Le vocabulaire:

Le conte de "Ti-Jean Peau d'Ours" est riche aussi au point de vue des expressions du langage et de la description que monsieur Deschênes donne souvent lui-même, à l'intérieur de son récit, de certaines de ces expressions:

Amancher: réparer  
 À matin, à soir: ce matin, ce soir  
 À plein: beaucoup, en grande quantité  
 Appétit: nom masculin  
 Après: en train de, occupé à  
 À ras: voir Ras  
 Assir: verbe pronominal: s'asseoir

Bebelle: jouet  
 Betôt: bientôt  
 Blonde: amie  
 Bol: tête  
 Boss: patron  
 Brêché: ébrêché

Cavalier: ami  
 Cent: sou  
 Certain: certainement  
 Chez eux: chez nous: chez-lui; chez moi  
 Chum: ami  
 Comment: combien  
 Connaître: reconnaître  
 Croche: laide

Débarquer: descendre  
 Démancher: se briser  
 De même: ainsi, de cette façon  
 Dret: précisément, justement, exactement

Écu: nom masculin  
 Écurie: nom féminin  
 Empigeonnée: personne à qui on a jeté un sort  
 Empigeonner: jeter des sorts  
 Espèce: sorte

Fesser: frapper  
 Fille: amie  
 Fruitage (aller au): cueillir des fruits sauvages  
 Full; fullest: plein; rempli au maximum

Gueule: bouche

Habit: nom masculin  
 Haler: tirer

Icité: ici

Job: emploi  
 Jours (avoir des): avoir des espaces libres

Lever (maison à): à construire

Manger une (en): être battu  
 Mémoire: limon, chacune des deux pièces de bois fixées au devant d'une voiture et entre lesquelles on attelle le cheval; brancard

Mille: 1.6 kilomètre  
 Miner: avoir bonne ou mauvaise mine  
 Misère (avoir de la): avoir de la difficulté  
 Moitié (un la): une moitié  
 Mouiller: pleuvoir  
 Moyen (marché): tout un (marché)

Ordinaire (faire son): faire le travail journalier de la maison

Pas en tout: pas du tout  
 Piastre: dollar  
 Picwa: inclinaison qu'on a donnée à un outil pour qu'il s'enfonce plus profondément  
 Poigner: prendre  
 Poser: photographier  
 Prêtage: action de prêter

Rachever: achever  
 Rang: partie du territoire d'une municipalité rurale, établie par le cadastre et composée de lopins de terre

Ras (à): à côté  
 Rentrer: entrer  
 Ressoudre: arriver, survenir  
 Ripes: copeaux de bois  
 Ripostes (tirer des): tirer des shots: traiter en dérision  
 Rouvrir: ouvrir  
 Run: course (de l'anglais); dans le contexte: travail saisonnier aux chantiers

Secousse: espace de temps; moment  
 Si: aussi  
 Sloppy: relâché (de l'anglais)  
 Suitcase: petite valise (de l'anglais)  
 Sur: chez

Tête (être à la): en tête  
 Terriblement: extraordinairement  
 Toffer: endurer (de l'anglais)  
 Toujours: finalement  
 Travaillable (pas): impossible de travailler  
 Travaux: travaux

Venir: devenir





Watcher: surveiller (de l'anglais)  
Whip: fouet (de l'anglais)

Tout au long de ce conte, on s'aperçoit que monsieur Deschênes est soucieux d'abord de rendre son récit logique et vraisemblable: pour cela, il fait des "retours en arrière" expliquant certaines situations, il fait de longs enchaînements, etc..., mais surtout, il est soucieux d'intégrer à son récit des expressions, des coutumes et situations, qui, tout en situant le conte dans le temps et l'espace, lui donnent valeur de document et de mémoire...

### CONCLUSION

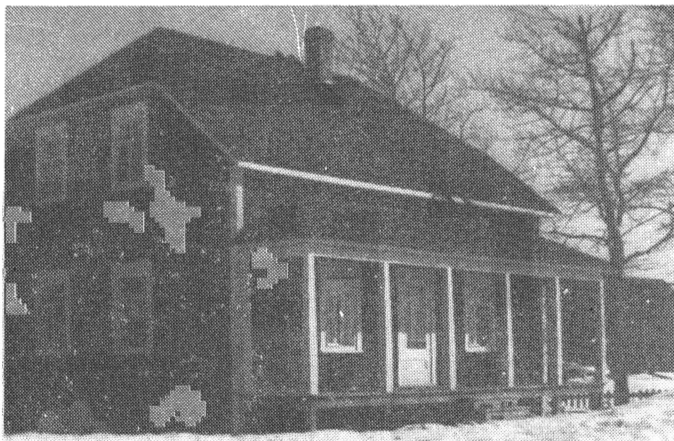
J'ai retrouvé chez Ernest Deschênes un amour de la nature et de la vie, et une "intelligence du cœur" qui m'a fascinée. Pour lui, les grandes questions de la vie sont à la fois présentes et exclues: elles sont exclues dans le sens qu'il n'interprète pas, ne cherche pas d'explications compliquées et surtout, ne disserte pas sur ce que j'appellerais "les grandes questions existentielles"; elles sont présentes pourtant, parce qu'en

découvrant monsieur Deschênes, on découvre que ces grandes questions sont intégrées à son quotidien.

Monsieur Deschênes est un artiste: il essaie, par un discours à la fois simple et profond, de sublimer le quotidien. Il n'a pas souvent l'occasion de raconter les contes qu'il connaît et pourtant, il me dit que cet hiver, il a mis beaucoup de temps à les "pratiquer", à en "ajouter des bouts pour qu'ils soient plus beaux". Petit à petit, il transforme son discours afin de le rendre semblable à ce qu'il trouve de plus beau et de plus vrai, dans la vie et dans l'Homme.

Ainsi, avec Ernest Deschênes, j'ai surtout appris, comme le dirait Gilles Vigneault, que "la vie était un beau métier"...

1. Il s'agit du conte-type 361, connu sous le titre de "Bear-Skin", dans le catalogue international de Aarne-Thompton.
2. Luc Lacourcière, "Un pacte avec le diable", dans *Les Cahiers des Dix*, no 37, 1972, p. 291.
3. Luc Lacourcière, "Un pacte avec le diable", dans *Les Cahiers des Dix*, no 37, 1972, pages 284-285.
4. Grimm, *Household Tales*, Everyman's Library, no 56, Great Britain, 1953, pages 63 à 70.



Maison qu'il a lui-même construite.



# Rivière-du-Loup



Rue Jones (ou du Pont) et la pointe de Rivière-du-Loup vers 1890. Fonds Belle-Lavoie. Musée du Bas-Saint-Laurent, Rivière-du-Loup.

## Les deux premières chapelles

Yvon Massé

Dans les premiers temps de l'habitation de la Rivière-du-Loup, il était particulièrement difficile pour les habitants, surtout durant les mauvaises saisons, d'assister au culte et de transporter leurs morts au cimetière des paroisses voisines. Pour ce faire, ils étaient obligés de se rendre à Saint-André ou à Cacouna.

Pour remédier à cette situation, en 1768, les habitants de la Rivière-du-Loup firent une quête dans les paroisses avoisinantes dans le but de se bâtir une chapelle. À cette époque, il n'y avait pas beaucoup d'habitants et il leur fallut attendre plusieurs années avant de réaliser ce projet.

En 1790, John Short et John McLaughlin, habitants de la Rivière-du-Loup, donnèrent un terrain pour la construction de la première chapelle. Elle fut élevée en 1791-1792 à l'endroit appelé "Pointe-à-la-Grue" sur la grève du fleuve Saint-Laurent. Ses dimensions étaient de 30 pieds de long sur 15 pieds de large et de 11 ou 12 pieds de haut; elle était construite en bois et contenait trois fenêtres dans chaque mur latéral et une porte dans le mur du pignon. Elle fut bénie le 12 janvier 1792 par le curé Ignace Leclerc de Saint-André et livrée au culte le 17 mars 1792.

Près de la première chapelle, un cimetière fut érigé dès 1792. À cette même époque, l'évêque de Québec choisit Saint-Patrice, évêque d'Irlande, comme patron de la chapelle, probablement pour récompenser la générosité de ceux qui avaient donné le terrain nécessaire à la construction de l'église. Le curé de Saint-André-de-Kamouraska venait dire la messe un dimanche par mois lorsque le temps et les chemins le permettaient.

En 1802, cette chapelle fut quasiment inondée. Le même incident se répéta en 1805 et 1807 tellement le fleuve avait

grossi, si bien que la chapelle devient inutilisable. De 1807 à 1812, les habitants qui désiraient assister à la messe devaient de nouveau se rendre à Saint-André ou à Cacouna.

En 1810, on érige une seconde chapelle de bois sur un terrain acquis de Cornélius McLaughlin par monseigneur Panet, curé de Rivière-Ouelle. Le temple d'une soixantaine de pieds de long fut béni le 12 juillet 1812 et devint une desserte des curés de Saint-André et plus tard des curés de Cacouna.

Cette chapelle était située à l'emplacement actuel de la ferme Carrier sur la rue Fraser. Un Calvaire, élevé à l'occasion du centenaire de la paroisse, en marque de nos jours l'emplacement. Les garnitures et les bancs ont été réalisés en 1812; en 1814, on fait l'achat d'un autel de trois pieds de haut, d'un missel, d'un crucifix et d'un ostensor au poinçon de Laurent Amyot et conservé jusqu'à nos jours par la fabrique de Saint-Patrice.

On érigea un nouveau cimetière, entouré d'une clôture de pieux, en face de l'église. L'ouverture des premiers registres de Saint-Patrice date de 1813. L'année suivante, on décide de construire, au nord-est de la chapelle, un édifice en bois de trente pieds carrés avec une cheminée vers le nord-est; le bâtiment fut divisé sur toute sa longueur en deux parties inégales: l'une, de 17 pieds sur 30 pieds, servit de salle aux habitants, l'autre partie étant à l'usage du missionnaire. Ce bâtiment communiquait directement avec la sacristie à l'arrière de la chapelle.

Entre 1830 et 1831 on construisit un presbytère en pierre à l'usage du curé seul. Ses dimensions étaient de 45 pieds de long sur 30 pieds de large. Le premier curé résident fut nommé en 1830: l'abbé L.-Fernand Belleau. La population était de 1873 âmes en 1831. La mission de Saint-Patrice entra alors dans une nouvelle phase de son développement, puisqu'elle fut érigée canoniquement en paroisse le 16 janvier 1833.

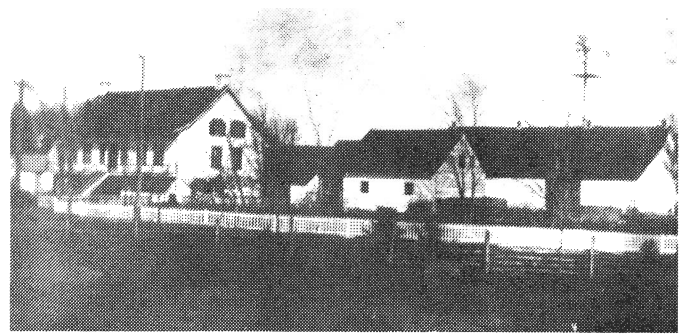
La chapelle étant devenue trop exiguë avec la population croissante, on décida d'agrandir le sanctuaire en octobre 1834 en reculant le chœur jusque dans la sacristie existante pour augmenter la nef de quatre rangées de bancs. On construisit aussi une nouvelle sacristie en bois de 24 pieds de long sur 30 pieds de large. Les dimensions définitives de la chapelle étaient donc de 75 pieds par 30 pieds.



En 1838 on confessait et on baptisait dans la sacristie. Plus tard, on fit installer une grille à l'intérieur de l'église pour le confessionnal et on fit transporter le buffet qui contenait les objets nécessaires à l'administration du baptême à l'intérieur de la chapelle dans un espace vide qui se trouvait au milieu du pignon.

En 1841, on élargit le cimetière paroissial. Ses dimensions furent alors de 90 pieds de largeur sur 160 pieds de longueur. En 1847, la chapelle subit des rénovations majeures puisqu'on fit construire un jubé avec des bancs; il fallut faire un plafond au-dessus du jubé afin qu'il soit moins froid l'hiver.

Devenue insalubre et trop exigüe pour la population, on songea à construire une église plus vaste et des démarches furent entreprises à partir de 1845. Le village ne s'était pas développé normalement et suivant l'usage, autour de l'église, mais plus à l'est au haut et au bas de la côte Saint-Jacques et du boulevard Cartier. Alors commença une querelle entre les habitants qui voulaient l'église au même endroit et les villageois de "Fraserville" qui désiraient celle-ci au centre du faubourg. Finalement, en 1855-1856, on bâtit une grande église au centre du village et le 22 décembre 1956 on démolit la vieille chapelle de Saint-Patrice. Le presbytère en pierre devint une propriété privée qui fut incendiée vers 1905. Ainsi disparurent les derniers vestiges de cette période héroïque de la fondation de Rivière-du-Loup.



**À gauche, le premier presbytère de pierre de la paroisse de Saint-Patrice. La deuxième chapelle de la Rivière-du-Loup se situait à côté à droite. La chapelle fut démolie en 1855 et le presbytère a été rasé par le feu au début du XXe siècle. Fonds Belle-Lavoie.**

## Rivière-du-Loup en 1850

Denis Samson

Le milieu du XIXe siècle marque un tournant décisif pour le développement de Rivière-du-Loup. Jusque là, Rivière-du-Loup était une petite seigneurie rurale contenant tout juste deux lignes de concessions. Un contemporain, en 1848, écrivait: "La Rivière-du-Loup, par elle-même, n'est rien du tout: les terres en sont d'une mauvaise qualité, la paroisse n'a que deux concessions remplies de côtes et de terrain inculte". Ce verdict peut paraître sévère mais Rivière-du-Loup était de fait une très petite seigneurie.

Que s'est-il passé autour de 1850; C'est le commerce du bois qui a d'abord fait sortir Rivière-du-Loup de l'ombre. On peut lire ceci dans un document de l'époque: "Le Faubourg de la Rivière-du-Loup a augmenté depuis que des Américains se sont mis à faire des chantiers pour y faire du bois". Ajoutons qu'en plus des Américains il y avait aussi le très important John Caldwell de Québec, associé à Alexandre Fraser, qui faisait des chantiers.

De plus, c'est l'époque où le gouvernement reconstruit le chemin du Grand-Portage et transfert à Rivière-du-Loup le nouveau Chemin du Lac (rue Témiscouata) qui en marquait le point de départ. En 1854, le curé Proulx note ceci: "Les travaux que le Gouvernement fait faire au Quai de la Rivière et au Chemin du Lac ont attiré dans la paroisse vingt familles." Autre fait majeur, la compagnie du Grand Tronc entreprend de prolonger la ligne de chemin de fer de la rive sud jusqu'à Rivière-du-Loup, ce qui sera terminé en 1859 et aura des conséquences énormes pour l'avenir.

Le modeste village de Rivière-du-Loup prend donc son essor. En 1850 le gouvernement érige le village en municipalité distincte de la paroisse sous le nom de Fraserville et en 1856, après bien des querelles et des divisions, on abandonne la vieille chapelle en bois qui desservait Notre-Dame-du-Portage et Rivière-du-Loup à mi-chemin entre les deux et on entreprend la construction d'une grande église en pierre au centre du village.

Les rapports des curés de l'époque, Proulx (1840-1854) et Beaubien (1854-1859), nous renseignent énormément sur la situation de la paroisse. En 1858 il y a 2255 personnes dans la seigneurie, dont 950 dans le village en 1305 dans les rangs, ce

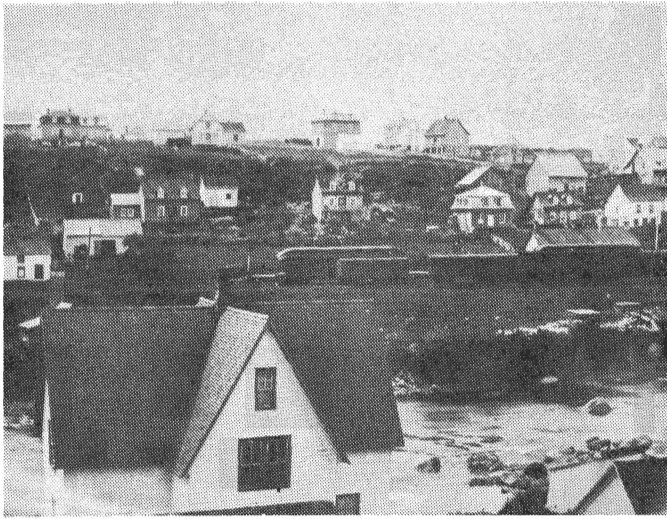
qui comprend 349 familles et 855 enfants. On note aussi huit familles protestantes et deux familles irlandaises. Le nombre élevé de baptêmes (142 en 1853, 134 en 1857) témoignent d'une forte poussée démographique.

Il y avait 135 emplacements occupés dans le village en 1858. La côte Saint-Jacques, la rue Fraser et surtout le bas du village étaient les principales zones d'habitation et de commerce. Rappelons que le village est né au bas de la côte Saint-Jacques, de chaque côté de la rivière, et c'est à partir de 1840 seulement que le développement s'est fait en haut de la côte. En 1850 les documents mentionnent "la rue de la Fontaine Publique projetée" (rue Lafontaine) qui servait de limite au terrain que les jeunes seigneurs Edward et William Fraser voulaient donner pour la construction de la nouvelle église. On cite aussi la "rue du Rocher" et la rue du Sault (rue Lévis), alors que la rue Beaubien n'est pas encore tracée.

À cette époque où les Soeurs du Bon Pasteur ne sont pas encore installées à Rivière-du-Loup, il y a des écoles mais qui ne semblent pas très bien fonctionner. En 1854 le curé Proulx déclare qu'il y a quatre écoles dans sa paroisse. Il ajoute: "L'année dernière il n'y avait qu'une seule école, celle du village, qui fonctionnait même assez mal par suite des altercations des gens entre eux. Cette école est sous le contrôle de commissaires spéciaux. Les commissaires pour la paroisse n'en avaient point établi faute d'Instituteurs qualifiés. Avec eux j'ai préféré qu'il n'y eut point d'écoles plutôt que d'en avoir avec des maîtres dont la morale ou l'enseignement me fut suspect".

### Rue Lafontaine. Rue commerciale.





**Vue de Saint-François-Xavier et du chemin de fer vers la fin du 19e siècle.**

Notons qu'à cette époque les professeurs dans les écoles de village ou de rang étaient des hommes mais que les curés préféraient les remplacer par des femmes plus faciles à contrôler. En 1858, le curé Beaubien note avec satisfaction que "toutes les écoles sont tenues par des filles". Il y avait alors sept écoles en tout.

Le commerce du bois et la proximité des chantiers rendaient une partie de la population instable. De plus l'attrait des États-Unis se faisait sentir. En 1853 le curé Proulx déclare qu'à sa connaissance deux familles sont parties pour les États-Unis. En 1854 il écrit ceci: "Tous les ans 30 à 40 jeunes gens vont travailler dans les chantiers du Nouveau-Brunswick et de là ils se rendent souvent dans l'État du Maine (...) Peut-être une couple s'y fixe."

À cause du genre de vie qu'on menait dans ces chantiers, les curés Proulx et Beaubien semblent s'être fortement opposés à ces départs. "Il va s'en dire que je me suis toujours opposé à ces travaux des chantiers spécialement des chantiers américains. J'ai même refusé les sacrements à ceux qui, voulant y aller, venaient à confesse avant de partir mais ce remède est resté inutile quoique j'y tiens encore" de dire le curé Proulx.

Les curés de cette époque ont mené une lutte acharnée contre l'ivrognerie. Le curé Beaubien dira même à son évêque: "c'est là Monseigneur la plaie de ma paroisse". Le curé Proulx nous apprend qu'en 1854 "il y a deux auberges et trois marchands détailliers de liqueurs fortes". Pour contrer leur influence jugée néfaste, les curés favorisaient l'implantation de la société de tempérance avec la grande croix noire dans les foyers. Malgré tout la situation était difficile à contrôler à cause du commerce qui se développait de plus en plus avec le Nouveau-Brunswick et les États-Unis et qui attirait les étrangers à Rivière-du-Loup; de plus une partie importante de ce commerce portait sur les boissons fortes à destination des États-Unis, ce dont les curés se plaignent amèrement.

La danse était un point d'ordre moral sur lequel les curés croyaient de leur devoir de s'acharner. En 1854 le curé Proulx nous livre ce témoignage: "les danses l'hiver dernier ont été plus fréquentes qu'elles n'avaient été depuis nombre d'années. J'ai été sévère contre ceux et celles qui y courraient et je n'ai point hésité à leur refuser les sacrements dans le temps de Pâques, ainsi qu'à leurs parents."

Les curés notent enfin que "la dîme n'est point payée fidèlement. Un bon nombre néglige chaque année de l'apporter." Les revenus de la paroisse étaient donc modestes et les relations pas toujours faciles entre le curé et ses paroissiens. Pourtant le petit village de Fraserville avait le vent dans les voiles et malgré bien des difficultés se lançait dans la construction d'une église gigantesque pour l'époque dont les murs ont résisté à l'incendie de 1883 et soutiennent toujours le temple actuel.

## Une question de morale en 1930: l'ouverture des théâtres le dimanche

**Ghislain Denis**

Voici un bref aperçu de la vie morale de Rivière-du-Loup vers 1930-1940. Nous nous sommes arrêtés à un cas bien particulier; celui du théâtre Princesse.

Quelques extraits ont été tirés d'une lettre de M. Léon Paradis, avocat de la rue de la Cour, adressée à son Éminence le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec. Cette lettre est datée du 22 mai 1934. Le point central en est l'ouverture du théâtre de vues animées, le dimanche.

C'est la première fois que le propriétaire, M. Bertrand, ose ainsi braver l'autorité ecclésiastique depuis que le théâtre a été construit à Rivière-du-Loup. Ce dernier qui est en excellent terme avec M. le curé Roy, l'a d'abord supplié de ne pas le dénoncer, s'il ouvrait le dimanche. M. le curé n'a rien voulu promettre, disant que le Cardinal le défendait. Et c'est alors que M. le curé a suggéré à M. Bertrand de s'en assurer lui-même en se rendant voir le Cardinal.

À son retour de Québec, selon la lettre de M. Paradis au Cardinal, M. Bertrand a dit au public et à MM les curés "QUE VOUS NE LUI AVIEZ FAIT AUCUNE DÉFENSE, QUE VOUS L'AVIEZ FÉLICITÉ DE SA DÉMARCHE, QUE DE L'ENSEMBLE DE VOS PAROLES ET DE MGR GARNEAU (?) IL PARAÎSSAIT QUE VOUS LE LAISSIEZ LIBRE, SANS TOUTEFOIS PERMETTRE EXPRESSÉMENT".

Et il a ouvert le dimanche le 15 avril, soit à son retour de Québec. Pris par surprise, et ne sachant au juste ce qui s'était passé à l'archevêché de Québec, MM. les curés n'ont pas osé protester.

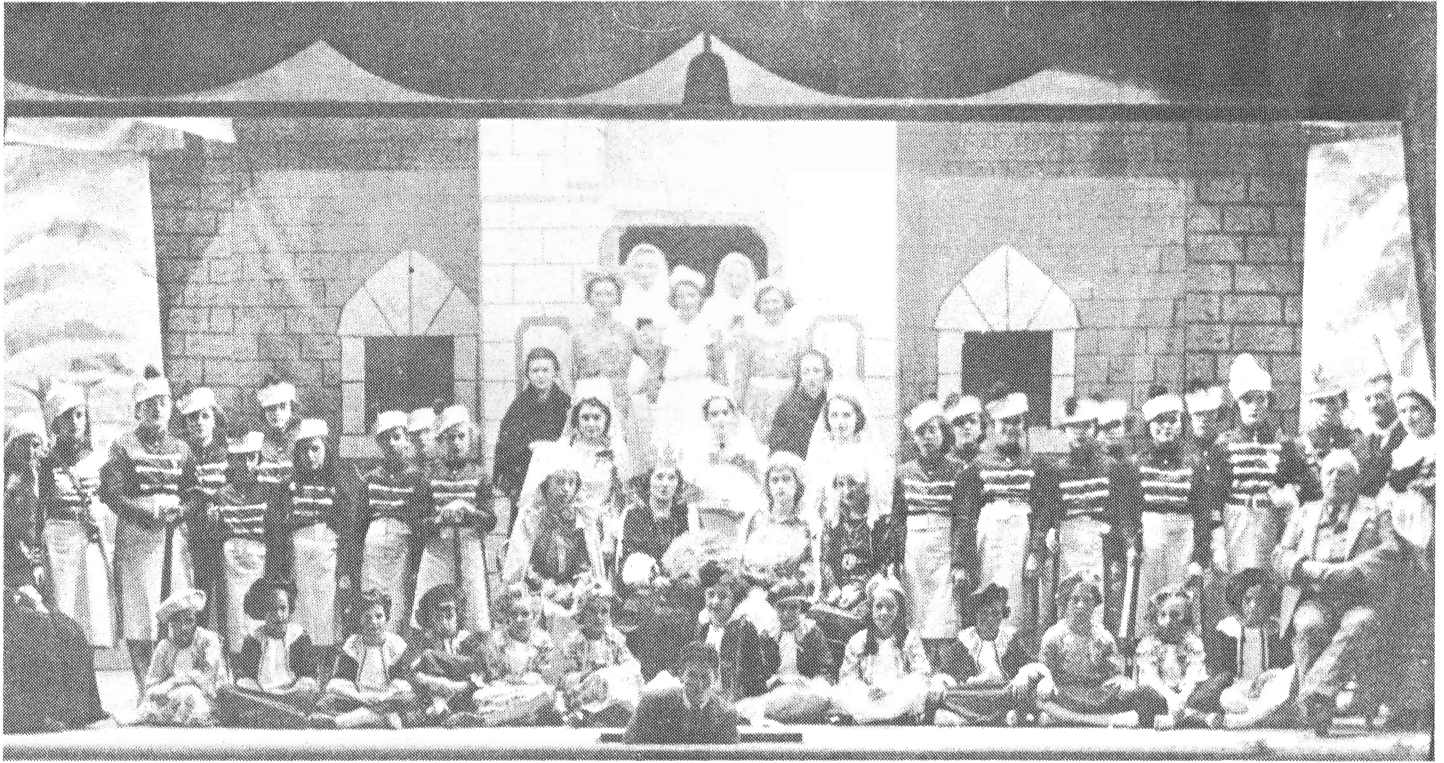
Puis serait arrivée une lettre de l'archevêché demandant qu'on combatte ce mal nouveau dans la ville. MM. les curés ont alors fait venir au presbytère de Saint-Patrice, M. Bertrand qui n'a rien voulu promettre. MM. les curés l'ont menacé de lui tomber dessus, il a hésité puis a fait paraître dans le Saint-Laurent, le journal local, une note avisant le public que le théâtre serait fermé le dimanche jusqu'à nouvel ordre. De fait, les dimanches suivants, les 22 et 29 avril, il a tenu ses portes fermées.

Mais la rumeur qui a couru depuis son retour de Québec continue à se propager. On disait généralement que le Cardinal Villeneuve l'avait laissé libre mais que les curés de Rivière-du-Loup étaient des scrupuleux. Des lettres furent envoyées avec instructions, mais il semble qu'elles furent ignorées. M. l'abbé Paré a répété, en y donnant apparemment crédit, la rumeur que M. Bertrand jouisse d'une certaine liberté.

### **Le Théâtre Princesse vers 1920.**







**Troupe d'acteurs amateurs au Théâtre Princesse.**

Le 3 mai, M. Bertrand annonce, dans le Saint-Laurent et par des affiches qu'il ouvre définitivement le dimanche. Aussitôt à Saint-François-Xavier et à Saint-Ludger, il est dénoncé au prône par les vicaires.

À Saint-Patrice, aucune dénonciation, pas un mot, pas une lettre. De sorte que les gens restent avec la conviction que le Cardinal laisse faire. Et le théâtre continue d'ouvrir ses portes au public.

Quelques semaines plus tard, la devanture du théâtre portait un panneau-réclame recouvert de photos de concurrentes à un concours de beauté, en costumes de bain, ainsi que celles des juges à ce concours. Ce fut un scandale à l'époque.

De plus, M. Paradis affirme qu'au fond, la cause de tout ce mal est la trop grande bonté de l'excellent curé de Saint-Patrice, et M. Bertrand connaît bien son point faible. Et pour entendre davantage M. le curé, il fréquente l'église et les sacrements très souvent.

Par la suite, M. Paradis a voulu former des comités de propagande pour la fermeture du Théâtre. Ce fut un échec. M. Bertrand n'y voyait aucun mal et il appuyait cette affirmation en citant certains cas: celui de Mgr Courchesnes, évêque de Rimouski, lui-même avait assisté un dimanche soir à une pièce de théâtre à Cacouna. Il a rapporté aussi que M. le curé de Saint-Hubert était un client assidu du théâtre de Cabano. M. Bertrand insistait beaucoup sur ces détails. Cette campagne pour la fermeture des théâtres le dimanche n'avait pas lieu seulement au niveau local mais aussi au niveau provincial.

Une lettre fut écrite par le Cardinal Villeneuve le 30 mai 1934 à MM. les curés de Rivière-du-Loup; en voici le contenu:

"La rumeur circule dans votre ville, à ce qu'on rapporte, que J'aurais accordé la permission au moins tacite, à certains propriétaires de cinéma, d'ouvrir les portes de son théâtre le dimanche.

Je ne veux présentement mettre en cause ni la bonne foi ni la conduite de qui que ce soit, mais il m'est impossible de laisser subsister plus longtemps une pareille persuasion qui tendrait à faire croire que j'aurais deux poids deux mesures et ce que je soutiendrais à haute voix je pourrais ensuite le con-

tre-dire tout bas.

Il n'en est pas ainsi, et je dois répéter ouvertement que je n'ai en aucune façon accordé la permission dont on se réclame.

Si je l'avais fait, j'aurais agi d'abord contre la loi civile, tant provinciale que fédérale; et l'Église n'a pas coutume d'infirmer, bien au contraire, les lois sages et faites pour le bien commun.

J'aurais en outre contrevenu à la décision motivée et réfléchie prise en commun par les Évêques de la Province de Québec, dans leur lettre pastorale du 21 novembre 1927, dont vos fidèles ont dû entendre la lecture.

J'eusse contredit les directions que j'ai données à plusieurs reprises, notamment dans la semaine religieuse du 19 mai 1932.

Enfin j'eusse contribué à accentuer ce mouvement qui tend à faire du jour du Seigneur un jour d'amusements profanes et même dangereux ou coupables.

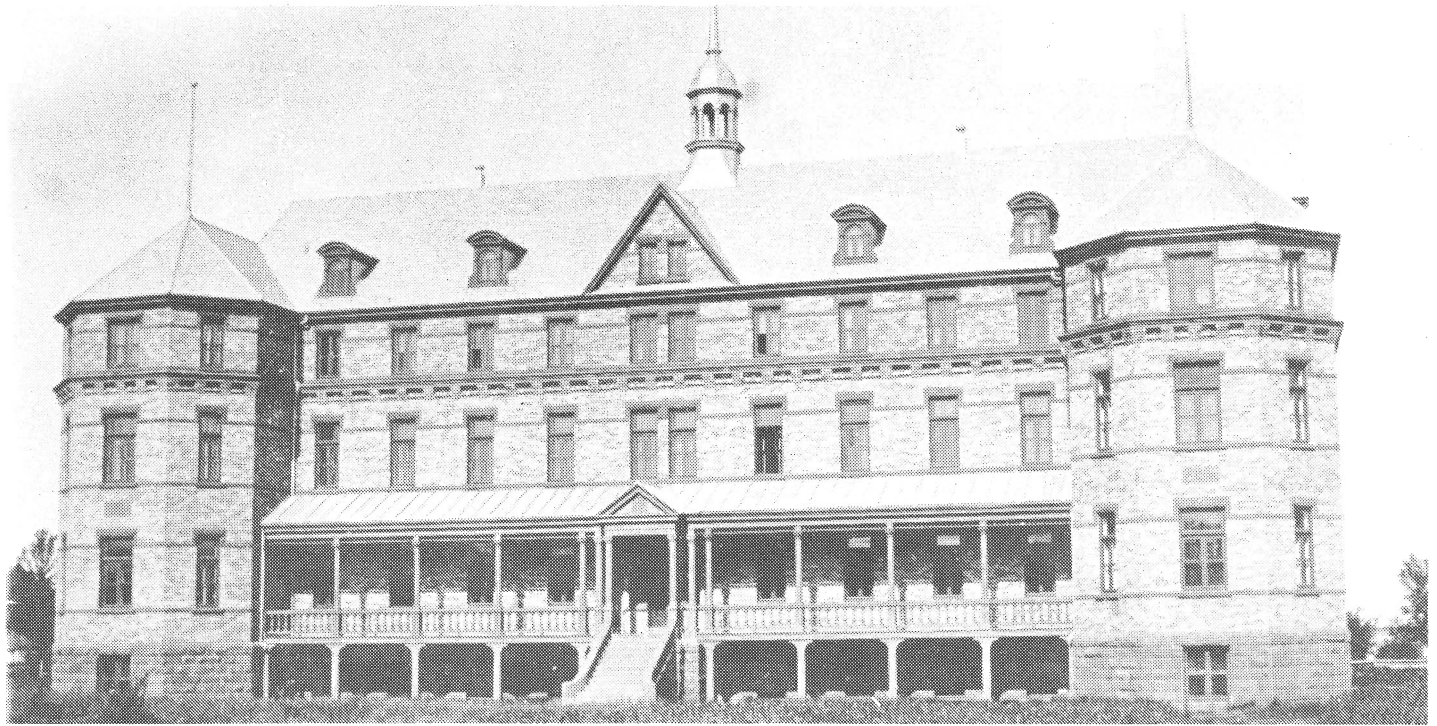
À Dieu ne plaise que je n'agisse ainsi.

Je proclame donc ouvertement qu'il n'est plus permis à la Rivière-du-Loup qu'ailleurs, d'ouvrir le dimanche un théâtre, et que, pour ce motif au moins, il n'est pas licite non plus de le fréquenter.

On voudra bien lire la présente lettre dimanche le 3 juin au prône de toutes les messes des églises et chapelles où se fait l'office public, et je compte que cet avertissement suffira à régler la conduite de chacun.

Croyez bien, Monsieur le curé, à mes pieux attachements en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée".

Malgré une morale très rigoriste de la part des autorités ecclésiastiques, des gens de la ville continuait de faire ce qu'il voulaient; et les portes du théâtre Princesse sont restées définitivement ouvertes par la suite.



Évêché de Rimouski, photographié en 1903.

## L'Archevêché de Rimouski

Madeleine Gaudreau

On ne peut rester indifférent au magnifique bâtiment qui abrite les bureaux de l'archevêché de Rimouski, situé rue de l'Évêché. Cet édifice suscite, en effet, des réactions diverses; que l'on soit séduit par le pittoresque de son architecture, impressionné par sa monumentalité, ou simplement charmé par l'aménagement du terrain qui l'entoure, il n'en reste pas moins que ce monument fascinant mérite qu'on s'attarde à son histoire.

Il en a fallu du temps et des démarches avant que ne soit construite la bâtisse telle que nous la connaissons aujourd'hui. Un palais épiscopal est destiné à abriter les appartements de l'évêque, c'est donc avec l'arrivée de celui-ci à Rimouski que commence l'histoire de l'édifice qui nous intéresse.

Rimouski fut érigée en diocèse le 15 janvier 1867 (1). Le premier évêque, Monseigneur Jean Langevin, a d'abord occupé le presbytère de la paroisse Saint-Germain. Celui-ci était un bâtiment de pierre de 40 pieds de longueur par 30 de largeur (2). Construit en 1829, le presbytère avait été restauré en 1852.

En 1870, trois ans après son arrivée, l'évêque s'installe dans une rallonge qu'il avait fait construire contre le mur sud-ouest du presbytère. Une bâtisse en brique de trois étages (3) (photo 1), qu'il habita pendant plus d'une dizaine d'années avant de s'y trouver à l'étroit. C'est en février 1883 que l'architecte David Ouellet de Québec fait parvenir à Mgr Langevin les croquis d'un plan pour une allonge à l'évêché (4). Ce plan ne sera jamais concrétisé parce qu'on envisage plutôt la construction d'un nouvel édifice tout-à-fait indépendant du premier.

C'est ainsi qu'en avril 1887, l'architecte Ouellet donne suite à la deuxième demande qui lui a été faite de réaliser des plans et devis pour le futur palais (5). Ces plans proposent un bâtiment à toit mansardé, couronné d'une terrasse faîtière \*. Ces projets sont restés à l'état de plans, pour des raisons que nous ignorons.

Mgr André-Albert Blais prend la succession de Mgr Langevin décédé en 1891. Les projets pour la construction d'un nouvel évêché ne seront repris que plus tard.

En mars 1899, le chanoine Georges Bouillon, établi à l'archevêché d'Ottawa, écrit à Mgr Blais pour lui annoncer que "les plans et devis du futur évêché sont prêts depuis long-

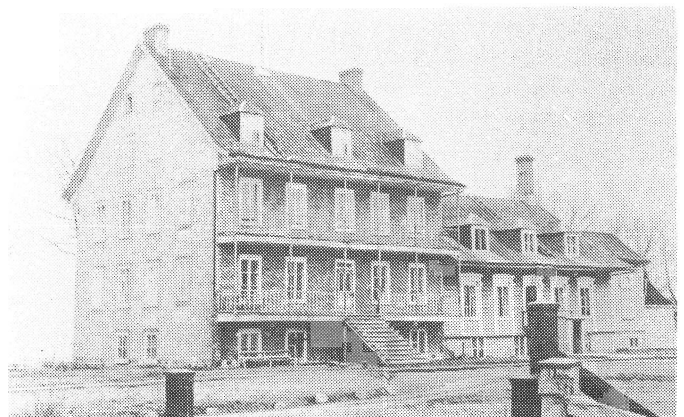
temps" (6). Le chanoine Bouillon est originaire de Rimouski. Sans formation d'architecte, il a toutefois participé à l'élaboration des plans d'un certain nombre d'édifices religieux au Québec. L'historien d'art Gérard Morisset parlera de lui comme étant l'un de ces "architectes par nécessité ou amateurs... qui ont fait preuve de talent, mais dans de rares oeuvres"... (7)

En septembre 1899, Joseph Jean-Baptiste Verret \*\* de Sherbrooke est engagé à titre d'architecte responsable de l'élaboration des plans et devis pour la construction du nouvel évêché. (8) Dans une lettre, Mgr Blais l'informe que l'esquisse de ces plans est déjà dressée (tout porte à croire que les plans dont il est ici fait mention sont l'oeuvre du chanoine Bouillon), en plus de la construction de l'évêché, l'architecte Verret se voit confier la tâche d'un agrandissement au séminaire, d'un agrandissement à la cathédrale et d'une sacristie pour cette dernière. (9)

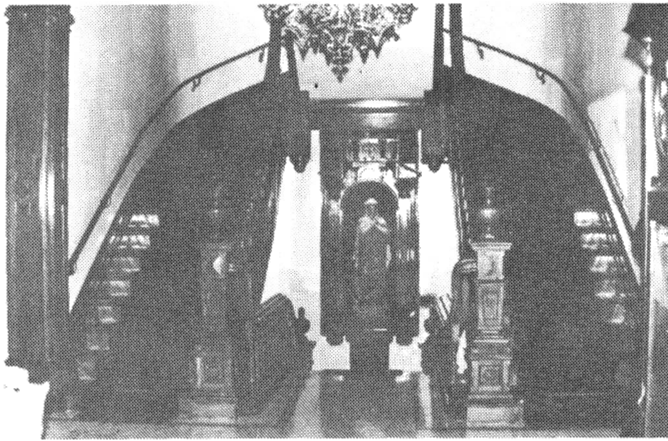
À la fin de janvier 1900, les plans et devis pour ces travaux sont prêts et expédiés à Mgr Blais. (10) Curieusement, dans les semaines qui suivent, le chanoine Bouillon envoie, lui aussi, des plans et devis pour la construction de l'évêché. (11) Il est difficile de déterminer le rôle joué par le chanoine Bouillon dans le développement de ce projet; le ton de ses correspondances permet toutefois de croire qu'il eut beaucoup d'importance dans le choix du plan final.

En septembre 1900, Verret travaille à refaire des croquis de plans d'évêché d'après les suggestions de Mgr Blais (12) et il commence les appels de soumissions au mois de novembre suivant (13).

À gauche, premier évêché construit en 1870, attenant au presbytère (à droite) qui datait de 1829.



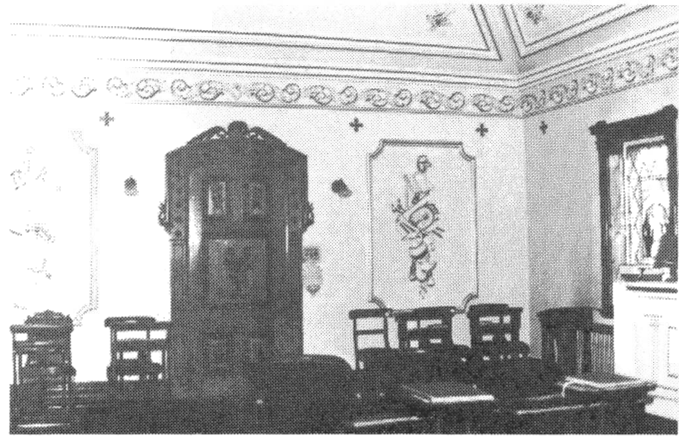
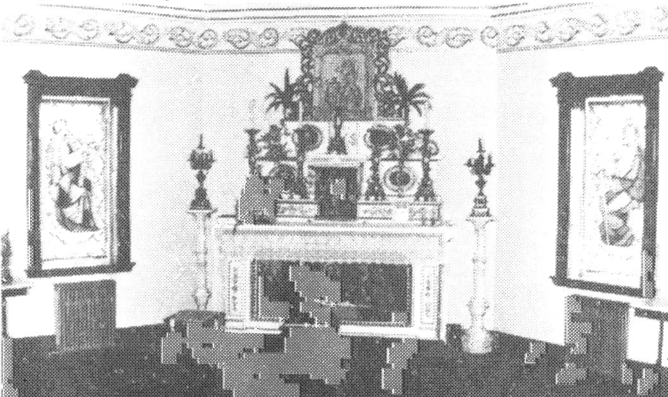




Escalier dans le hall d'entrée.



Salle de lecture/fumoir construit pour recevoir la chapelle.  
Autel de la chapelle.



Chapelle (détail).

Les travaux ont débuté au printemps de 1901. Tous les ouvrages de maçonnerie ont été exécutés par M. A. Bonin & Cie, entrepreneur de Saint-Hyacinthe. Les ouvrages de charpenterie en bois, en acier, en fonte; ainsi que la menuiserie et le peinture ont été faits par les entrepreneurs Paquet et Godbout, de Saint-Hyacinthe également. L'installation du chauffage et toute la plomberie sont l'oeuvre de M. A.A. Portugais de Rimouski. L'installation électrique a été faite par Codère & Fils & Cie, de Sherbrooke.

L'architecte Jos. J.B. Verret était décédé le 24 décembre 1902 (14), c'est son confrère J. Wilfrid Grégoire de Sherbrooke qui lui a succédé pour mener la construction à terme (15).

L'évêque, Mgr André-Albert Blais, a pris possession de son évêché en mars 1903. (photo 2)

Vers 1920, on a dû construire une allonge à l'arrière de l'évêché pour servir de couvent aux Soeurs du Bon Pasteur qui sont responsables de l'entretien ménager de toute la bâtisse. Nous n'avons pu trouver d'indications sur l'identité de l'architecte responsable de ces travaux, celui-ci a toutefois fait un ouvrage remarquable en respectant le style de la bâtisse principale et en le reproduisant fidèlement.

Rimouski est devenu archidiocèse en 1946, l'édifice est donc passé de la fonction d'évêché à celle d'archevêché, cela n'a cependant pas entraîné de changements notables dans son architecture intérieure ou extérieure.

Malgré la difficulté d'identifier le véritable maître d'oeuvre de l'archevêché de Rimouski, "l'artisan" de cet édifice est cependant arrivé à créer un effet pittoresque par le jeu des volumes et par l'ornementation. La couleur rosée de la brique \*\*\* juxtaposée au gris foncé des bandeaux de pierre contribue à donner à l'ensemble l'effet romantique recherché par l'esprit victorien.

\* Un édifice qui s'inscrit donc dans la veine électrique de la fin du XIX S, alors que l'on juxtapose les éléments de divers styles reconnus, dans la recherche d'une architecture originale. À Québec, l'électisme apparaît vers 1875. David Ouellet fut l'un des nombreux architectes attirés par ce style, on dit même qu'il est celui qui a poussé le plus loin la combinaison des formes et des couleurs.

\*\* J.J.B. Verret est né à Loretteville, Québec, en 1867. Il étudia à Québec, possiblement avec François-Xavier Berlinguet. Il s'installe à Sherbrooke en 1892 pour s'occuper d'architecture religieuse et civile, d'arbitrage, d'expertise et d'estimation. Décédé à 35 ans, Verret n'aura pas eu une carrière bien longue, il a cependant réalisé un bon nombre de projets dans le domaine de l'architecture religieuse dans la région des Cantons de l'Est.

\*\*\* La brique Caledonia était importée d'Écosse pour sa couleur rosée.

1. Bérubé, Léo. **La province ecclésiastique du Golfe Saint-Laurent**, Progrès du Golfe, 15 février 1946, p. 3.
2. Bérubé, Léo. **Le Centenaire du diocèse de Rimouski, Cathédrale et évêché**, Progrès du Golfe, 23 février 1967, p. 17.
3. Bérubé, Léo. **L'évêché de Rimouski**, Progrès du Golfe, 7 décembre 1967, p. 3.
4. Lettre de David Ouellet à Mgr Langevin, 26 février 1883, in Cartable-Institution, Évêché (1867-1946) Archevêché (1946) (1867-1891).
5. Lettre de David Ouellet à Mgr Langevin, 2 avril 1887, Cartable (1867-1891).
6. Lettre du chanoine Georges Bouillon à Mgr Blais, 6 mars 1899, Cartable (1892-1899).
7. Morisset, Gérard. **L'architecture en Nouvelle-France**, Québec, Collection Champlain, 1949, p. 126.
8. Lettre de J.J.B. Verret à Mgr Blais, 16 septembre 1899, Cartable (1892-1899).
9. Lettre de Mgr Blais à J.J.B. Verret, 18 septembre 1899, Cartable (1892-1899).
10. Lettre de J.J.B. Verret à Mgr blais, 26 janvier 1900, Cartable (1900-1901).
11. Lettre de G. Bouillon à Mgr Blais, 12 février 1900, Cartable (1900-1901).
12. Lettre de Verret à Mgr Blais, 7 septembre 1900, Cartable (1900-1901).
13. Lettre de Verret à Mgr Blais, 5 novembre 1900, Cartable (1900-1901).
14. Record, 27 décembre 1902, Sherbrooke.
15. Lettre de G.W. Grégoire à Mgr Blais, 14 janvier 1903, Cartable (1901-1904).

# Le Centre régional d'archives Bas-Saint-Laurent/ Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine

**Jean-Pierre Therrien**

Archives nationales du Québec  
Rimouski

Le Centre régional d'archives Bas-Saint-Laurent/Gaspésie a ouvert officiellement ses portes en novembre 1979 même si l'entrée en fonction d'un archiviste régional permanent ne s'est faite que quelques mois plus tard (février 1980). Cette ouverture s'inscrivait alors directement dans le cadre de la politique de régionalisation des Archives Nationales du Québec amorcée en 1971. Nous avons d'ailleurs déjà parlé de la régionalisation des A.N.Q. dans un article précédent (1). Aujourd'hui, nous voulons vous présenter de façon plus particulière le Centre régional d'archives Bas Saint-Laurent/Gaspésie en s'arrêtant sur son mandat et ses objectifs, ses champs d'intervention et les services qu'il offre à la population de tout l'Est du Québec.

## 1. Mandat et objectifs du Centre régional d'archives 01

Essentiellement, le mandat du Centre régional 01 est le même que celui des A.N.Q. soit: d'une part, recueillir, conserver, classer, inventorier et mettre en valeur tous les documents relatifs à l'histoire du Québec et d'autre part, rendre accessible à toute la population québécoise les richesses de son patrimoine archivistique.

De ce mandat général découle cependant la poursuite d'un certain nombre d'objectifs plus spécifiques:

- Assurer, dans la région où elles sont produites, la conservation et la mise en valeur des archives;
- Sensibiliser la population à l'importance du patrimoine archivistique;
- Dresser un inventaire exhaustif de tous les fonds d'archives de la région 01;
- Encourager et assister techniquement les personnes et les organismes désireux de conserver des archives;
- Récupérer les archives gouvernementales et, au besoin, certains fonds d'archives non gouvernementales qui, autrement, risqueraient d'être perdus.

De plus, il importe de le souligner, le Centre 01 n'a pas une vocation centralisatrice régionale mais se veut plutôt une base d'opération, à partir de laquelle l'archiviste régional peut oeuvrer à la protection et à la mise en valeur du patrimoine archivistique et ce, en collaboration avec les intervenants locaux et dans le respect de leurs besoins et de leurs attentes légitimes.

## 2. Champs d'intervention et modalités d'acquisition

Les champs d'intervention des A.N.Q. sont de deux ordres: d'abord, un champ d'intervention exclusif et prioritaire pour les A.N.Q. soit l'acquisition des documents officiels, c'est-à-dire les archives gouvernementales des ministères ou organismes dont le budget est voté par l'Assemblée nationale. Ces acquisitions se font par versements directs aux A.N.Q.

L'autre champ d'intervention englobe tous les documents non-soumis à la réglementation gouvernementale (organismes privés, compagnies, individus, familles...). Dans ce secteur, les A.N.Q. n'ont aucune exclusivité ni aucun droit particulier (sauf dans le cas des biens reconnus ou classés) et elles doivent compter avec la concurrence des dépôts d'archives privées. Le mode d'acquisition est aussi différent et se fait par signature de convention. Selon les cas, et par ordre de préférence, la convention en sera une de donation (avec ou sans reçu pour fins de déduction d'impôt), d'échange, d'achat (cas exceptionnel), de prêt ou de dépôt.

## 3. Services offerts par le Centre 01

Le Centre régional d'archives offre un éventail de services qu'on peut regrouper en gros sous deux rubriques: les services de consultation et les services professionnels/conseil.

### 3.1 Les services de consultation

- consultation, sur place, des fonds d'archives et autres documents conservés au Centre 01 (Annexe A)
- information sur les fonds d'archives conservés ailleurs dans la région 01
- information sur les fonds d'archives conservés ailleurs au Québec par le biais du réseau des A.N.Q. (Annexe B)
- service de photocopie et de reproduction de certains documents
- allocation, sur demande, d'un local pour des réunions de groupe réduit (trois ou quatre personnes).
- Les archives civiles du district judiciaire de Rimouski, des débuts à 1882 inclus (registres d'état civil, actes notariés, arpenteurs).

### 3.2 Les services professionnels/conseil

- aide technique sur tous les aspects de l'archivistique (acquisition, conservation, traitement, classement, etc...)
- supervision et assistance pour tout projet relatif aux archives
- réception de stagiaire
- assistance dans l'élaboration d'un dossier de reconnaissance ou de classement de documents d'archives selon la loi sur les biens culturels
- programme d'aide financière des A.N.Q.
- visite organisée, sur demande, du centre d'archives.

Coordonnées du Centre régional d'archives Bas-Saint-Laurent/Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine:

#### Adresse

162, rue Lavoie  
Rimouski, (Qué.)  
G5L 5Y7

#### Heures d'ouverture

Du lundi au vendredi  
8h30 - 12h00  
13h00 - 16h30

Responsable: Jean-Pierre Therrien

Bibliothécaire: Claire Dubé

Téléphone: (418) 722-3500

Cette présentation du Centre régional d'archives 01 est forcément résumée et il va sans dire que nous sommes à votre entière disposition pour tout détail supplémentaire ou pour toute question touchant le domaine des archives. Il ne nous reste plus qu'à espérer recevoir bientôt votre visite.

#### Références:

- (1) Pour plus de détails sur la régionalisation des A.N.Q. on se reportera au volume VIII, no 1 - Janvier-Avril 1981 de la *Revue d'Histoire du Bas Saint-Laurent*, pages 25-26 "Les Archives Nationales du Québec... soixante ans déjà!" par Jean-Pierre Therrien.

## ANNEXE A

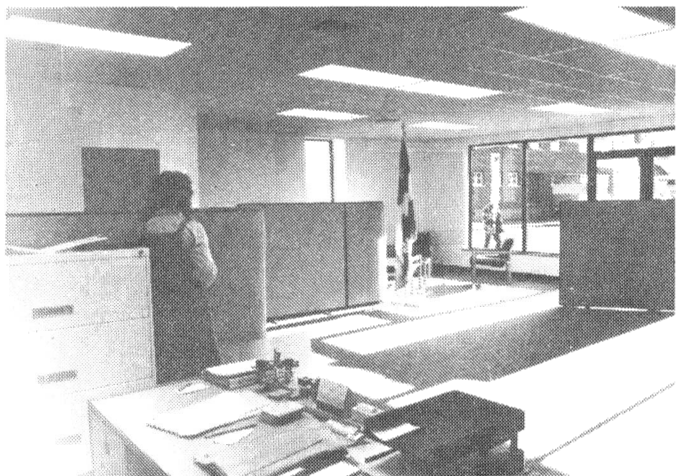
### LISTE DES PRINCIPAUX FONDS ET COLLECTIONS DU CENTRE 01

#### i. Fonds

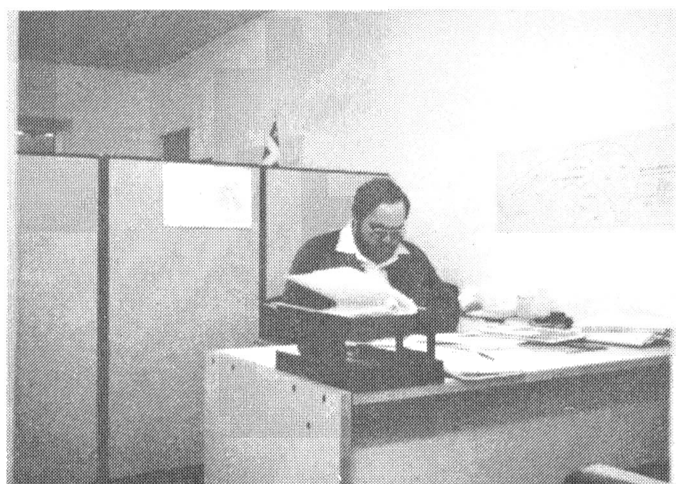
- Pères Capucins de Sainte-Anne de Ristigouche (1813-1972, 12,55m)
- Mont-Comi (1965-1973, .10m)
- René Daigneault, Conseil régional de développement (1968-1977, 5,60m)
- Corporation des artisans créateurs de l'Est du Québec (1972-1980, 18,21m)



**Le Centre régional d'archives.**



**Le hall d'entrée.**



**M. Jean-Pierre Therrien, archiviste régional.**

- Société nationale de l'Est du Québec (1940-1980, 21,42m)
- Ulric-Joseph Tessier (1690-1947, 1,40m)
- Ministère des Transports (1930-1980, 173 cartes de la région 01)

## **2. Collections**

- Luc Brazeau (Circa 1950, 50 cartes postales sur la Gaspésie)
- Grégoire Riou (Circa 1940-1978, .25m)
- Société généalogique de l'Est du Québec: près de 5,000 ouvrages sur l'histoire de la Nouvelle-France, du Canada et du Québec. Très importante section sur la généalogie.

## **3. Microfilms**

- Plus de 200 microfilms reproduisant surtout des documents relatifs au Régime français (notaires, Grands Voyers...).

## **4. Microfiches**

- Près de 125 microfiches reproduisant des répertoires de mariages de différents comtés des régions de Montréal et Québec.

## **ANNEXE B**

### **LISTE DES CENTRES RÉGIONAUX DES ARCHIVES NATIONALE DU QUÉBEC**

1. Centre régional Bas Saint-Laurent/Gaspésie  
162, rue Lavoie  
Rimouski, (Qué) G5L 5Y7  
Tél.: (418) 722-3500  
Responsable: Jean-Pierre Therrien
2. Centre régional Saguenay/Lac Saint-Jean  
555, rue Bégin  
Chicoutimi, (Qué) J7H 4N7  
Tél.: (418) 549-8886  
Responsable: Louis Côté
3. Centre d'archives de la Capitale  
Pavillon Casault, Portes 1 et 2  
(Campus de l'Université Laval)  
1210, Avenue du Séminaire  
Sainte-Foy, Québec  
Tél.: (418) 643-1322  
Responsable: Jacques Grimard, Conservateur-adjoint  
  
Adresse de correspondance: C.P. 10450, Sainte-Foy  
Québec. G1V 4N1
4. Centre régional Mauricie/Bois-Francs  
225, rue des Forges, Suite 208  
Trois-Rivières, (Qué) G9A 2G7  
Tél.: (819) 379-8253  
Responsable: Yvon Martin
5. Centre régional de l'Estrie  
740, rue Galt ouest  
Sherbrooke, (Qué) J1H 1Z3  
Tél.: (819) 566-2881  
Responsable: Gilles Durand
6. Centre régional de Montréal  
100, rue Notre-Dame est  
Montréal, (Qué) H2Y 1C1  
Tél.: (514) 873-3064  
Responsable: Jacques Ducharme, Conservateur-adjoint
7. Centre régional de l'Outaouais  
170, rue Hôtel de Ville  
Hull, (Qué) J8X 4C2  
Tél.: (819) 777-2900  
Responsable: Pierre-Louis Lapointe
8. Centre régional Abitibi/Témiscamingue  
200, 9<sup>e</sup> Rue  
Noranda, (Qué) J9X 2C2  
Tél.: (819) 762-4484  
Responsable: Louise-Hélène Audet
9. Centre régional Côte-Nord  
649, boul. Laure ouest  
Sept-Îles, (Qué) G4R 1X8  
Tél.: (418) 962-3434  
Responsable: Marc-André Leclerc



# Les Caron à Val-Brillant

Jean-Baptiste Caron

Six familles sont à l'origine de leur venue dans la paroisse. Selon l'ordre chronologique, leur arrivée s'établit comme suit: Fabien et son fils Cyprien, en 1885; Auguste et probablement son frère, Eugène, en 1896; aussi en 1896, sinon avant, Joseph. Était-il le frère des deux précédents? Je l'ignore. Ce qui est certain, il venait de Fall-River, Massachusetts. Après lui, Wilfrid, en 1905, puis Zénon, en 1915. Tous, semble-t-il, étaient originaires de Saint-Simon. Toutefois, Auguste, Eugène et Wilfrid ont demeuré à Saint-Mathieu avant leur venue à Val-Brillant. Quant au lieu de provenance de Joseph, je l'ai trouvé dans l'acte d'achat d'une propriété qui remonte au 2 juin 1906.

Fabien, Cyprien et Wilfrid étaient établis sur des terres, donc étaient cultivateurs. Auguste était menuisier, Joseph et Eugène, des journaliers, Zénon, ferblantier et couvreur. Avant lui, vers 1900, Émile Caron a aussi pratiqué le métier de ferblantier quelques années, puis a quitté la paroisse.

Fabien avait épousé en premières noces Geneviève Lamarre le 22 août 1849 à Saint-Simon, en secondes noces, Émilie Castonguay le 16 juin 1868 à Sainte-Françoise; Cyprien, son fils, Amanda Pelletier, la sœur de Pierre, à Val-Brillant, le 18 août 1887; leur fils, Alfred, Marie-Louise Rioux, fille d'Alphonse; Auguste, Marie Label, le 8 mars 1886 à Trois-Pistoles, puis madame Elzéar Moyen, née Anaïs Label, le 9 février 1915 à Trois-Pistoles; Eugène, Cécile Lizotte, veuve d'Alphonse Canuel, à Val-Brillant le 27 juin 1904; Wilfrid, Palmyre Plourde à Saint-Mathieu le 24 janvier 1888; Joseph (1), Éléonore Gagnon et en deuxième noces Aurélie Lavoie à Sainte-Angèle le 28 octobre 1897; Zénon, Alice Bélanger à Saint-Simon le 9 novembre 1915.

Fabien est décédé à Val-Brillant, le 21 mai 1913, à 87 ans et 6 mois; Geneviève Lamarre, à Trois-Pistoles ou Saint-Fabien...; Émilie Castonguay, à Val-Brillant, le 26 janvier 1913, à 81 ans; Auguste Caron, à Trois-Pistoles, le 15 mai 1948, à 84 ans et 9 mois; Marie Label, à Val-Brillant, le 5 septembre 1913, à 49 ans; madame Elzéar Moyen, à Trois-Pistoles, le 13 décembre 1936, à 76 ans et 5 mois; Eugène Caron, à Val-Brillant, le 16 avril 1933, à 64 ans; Wilfrid Caron, à Val-Brillant, le 27 novembre 1952, à 86 ans et 2 mois; Palmyre Plourde, à Val-Brillant, le 26 avril 1931, à 65 ans et 5 mois; Éléonore Gagnon, à Val-Brillant, le 23 mars 1897, à 36 ans; Zénon Caron, au Sanatorium de Mont-Joli, le 21 août 1971 et inhumé à Val-Brillant, à 80 ans et 11 mois.

En janvier 1885, Fabien Caron s'est fait concéder par l'Agent des terres de la Seigneurie du Lac Matapédia le lot 29 du premier rang ouest de la Seigneurie. Ce lot était borné comme suit: d'un côté par le lac Matapédia, à l'autre extrémité par le deuxième rang, à l'est par la terre de Thomas Pelletier, le père de Pierre, à l'ouest par celle d'Élie Lavoie, fils d'Ignace.

Le 8 mars 1886, Fabien faisait devant le notaire Thomas Pelletier de Sainte-Flavie acte de donation de son bien, bâties, roulant, animaux, mobilier compris, à son fils Cyprien. Le 24 septembre 1913, quelques mois avant la mort de son père, il vendait le tout à Louis Claveau pour 3 000.00\$.

De 1888 à 1909, Cyprien a fait baptiser treize enfants à Val-Brillant. Son fils Alfred, un en 1912. Puis ce fut le départ de ces deux familles. Aucun descendant de Fabien ne survivait à Val-Brillant.

En 1896, Auguste Caron, qui avait épousé Marie Label à Trois-Pistoles le 8 mars 1886, arrive à Val-Brillant. Il vient de Saint-Mathieu où il a fait baptiser cinq enfants. Trois ont survécu. Quatre autres naîtront à Val-Brillant. Deux s'y marieront: Marie-Hénédine à Napoléon Paradis, le 21 février 1911 et Jos-Ferdinand à Céline alias Caroline Lemelin, une nièce de madame Georges Paradis, barbier, le 19 septembre 1911. Marie-Emma deviendra le 13 janvier 1915 l'épouse de Jos-Alphonse Moyen de Trois-Pistoles. Les autres se marieront ailleurs après la mort de leur mère en 1913 et le départ de la famille survenu peu après. Le dernier membre à quitter fut Napoléon Paradis en 1917 pour Saint-Moïse d'où il était originaire.

Le 25 décembre 1904, Auguste Caron acquérait de Louis Beaulieu, forgeron, un terrain de 60 pieds sur 80, borné à l'est par une rue, à l'ouest par le terrain d'Alfred Canuel, au sud par celui de Charles Henry, au nord par celui de Charles Courcy. Ce terrain faisait partie du lot 63 du premier rang ouest de la Seigneurie.

Le 18 avril 1913, il acquiert de madame Marie-Anne Lamarre, fille d'Arthur, et veuve de Dorila Lavoie, un terrain de 75 pieds sur 29, borné au nord-ouest par un chemin le séparant du terrain de Lévi Fournier, au sud-est par le terrain de Victor Sirois, au nord-est par le chemin de fer, au sud-ouest par le Chemin Matapédia, avec bâties. Ce terrain avait été la propriété de William Rioux avant 1911.

Le 30 mars 1914, Auguste Caron vend ce terrain à son gendre Napoléon Paradis. Lui-même le vendra à Achille D'A-mours, fils, le 16 septembre de la même année. Puis il deviendra la propriété, entre autres, d'Octave Saint-Pierre, et actuellement de mademoiselle Lucie Thivierge.

Auguste Caron était menuisier-journalier, homme d'entretien au moulin de la compagnie Fenderson à Val-Brillant.

Eugène Caron était frère d'Auguste. Est-il venu à Val-Brillant avec son frère, Auguste? On peut le supposer. Ce qui est certain, c'est qu'il y épousa Cécile Lizotte, veuve d'Alphonse Canuel. Ils eurent quelques enfants, entre autres, Raoul et Henri décédé en bas âge. Eugène est décédé le 16 avril 1933 à 64 ans, à Val-Brillant. Sa famille aurait occupé une petite maison voisine du moulin Gamache. Elle n'a laissé aucun descendant à Val-Brillant.

Joseph Caron venu de Fall-River, Massachusetts, avait pour épouse Éléonore Gagnon. Cette famille est arrivée à Val-Brillant avant 1900 puisque'elle a enregistré deux décès dans cette paroisse en 1896, Rose-Anne le 30 septembre, à l'âge de deux ans, et Alice le 3 octobre de la même année, à 4 ans.

Joseph Caron a acquis de Joseph Raymond, le 2 juin 1906, le terrain no 57 du premier rang ouest de la Seigneurie, borné au nord-est par le lac Matapédia, au sud-ouest par le chemin de fer, au nord-ouest par le terrain de John Fenderson, et au sud-est par celui de Michel Dechamplain. Cette propriété sera vendue le 21 août 1914 à Ovide Michaud, charretier, qui la vendra à Zénon Caron, le 15 janvier 1918. A sa mort en 1971, son gendre Yvon Fournier deviendra propriétaire, puis son épouse aujourd'hui.

Le 8 septembre 1915, Joseph Caron vend à Joachim Mimeault le terrain no 130, avec bâtisse, du premier rang ouest de la Seigneurie. Puis il quitte la paroisse. Elie Roberge est aujourd'hui le détenteur de cette propriété.

Zénon Caron a épousé Alice Bélanger à Saint-Simon le 9 novembre 1915. Ils eurent treize enfants, tous nés à Val-Brillant. Le 15 septembre 1915, il achetait de madame Pierre Lizotte le lot 54, grandeur de 150 pieds par 150, borné par le Chemin public, au sud-est à Charles Henry et au nord-ouest à Auguste Côté, avec bâtisse, autrement dit, résidence. Trois ans plus tard, il se portait acquéreur du lot 57 décrit plus haut. Didier Lavoie est aujourd'hui propriétaire du premier lot avec résidence, tandis que madame Yvon Fournier, née Thérèse Caron, fille de Zénon, détient le second. Tous les membres de la famille de Zénon Caron résident ailleurs qu'à Val-Brillant. On les retrouve trois à Matane, trois à Rimouski, les autres à Chicoutimi, Arvida, etc.

Le 3 novembre 1919, Zénon Caron se portait acquéreur de l'aqueduc qui jusque là était la propriété de Pierre Fortin depuis le 25 août 1916, et antérieurement de Joseph Rioux. Le Conseil municipal l'acquiert en 1923. Un an plus tard, il en construisait un nouveau sur un autre site avec cette fois un système d'égout. Le tout était reconstruit en 1976 et on y ajoutait le nécessaire pour le traitement des eaux usées.

Wilfrid Caron avait épousé Palmyre Plourde à Saint-Mathieu le 24 janvier 1888. De leur mariage sont nés dix-sept enfants: quatorze à Saint-Mathieu et trois à Val-Brillant. La famille vint s'y établir en 1905. Le 7 octobre, Wilfrid Caron acquérait la terre de Désiré Bélanger formée des lots 45 et 46 du rang 1 de la Seigneurie. Ce bien familial est aujourd'hui propriété de André Caron, fils de Paul et petit-fils de Wilfrid. Il a été transmis de père en fils. Son acquisition remonte à plus de soixante-quinze ans.

Le 26 mars 1907, venaient s'ajouter à ce premier bien les terres que détenait Léon Langlois de Sainte-Luce à la limite ouest d'Amqui dans les rangs 1 et 2 de cette localité, puis en 1910, celles d'Arthur Lagacé, situées à la Côte de la "Shed". Bruno Beaulieu est aujourd'hui propriétaire de cette dernière

partie, alors que Marcel Caron détient de son père Dominique la première, la terre dite d'Amqui, moins la sucrerie qui a été vendue à un monsieur Dubé d'Amqui.

Le 19 février 1921, Wilfrid Caron acquérait de Auguste D'Auteuil venu de New-Bedford (Massachusetts) la terre désignée sous le numéro 154 au village de Val-Brillant, avec deux circuits, l'un contigu à cette terre au 2e rang, l'autre, le lot E dans le canton Nemtayé. Cet ensemble de terres faisait l'objet d'une donation à Dominique le 12 novembre 1931, puis d'une vente à son fils Marcel le 6 novembre 1968.

Wilfrid Caron s'était fait la réputation d'être un acheteur de terres. Cela s'est avéré un fait, une réalité tant à Saint-Mathieu qu'à Val-Brillant. L'acte de vente de sa propriété à Édouard Ouellet de Saint-Mathieu, le 29 septembre 1905 fait mention de 6 numéros de lots différents. À Val-Brillant, 6 également. L'acquisition de ces terres était jugée nécessaire pour répondre aux besoins de cette famille nombreuse. De plus,

Wilfrid Caron avait un goût prononcé et un non moins grand attrait pour la terre et tout ce qui s'y rattache. Ces dispositions se sont révélées aussi chez un certain nombre de ses enfants. Ce fut le cas de Jean, de Paul et de Dominique, ainsi que de Joseph et de ses trois fils: Wilfrid, Georges et Lucien. Parmi leurs descendants, il s'en trouve encore qui sont établis sur des terres à Val-Brillant. C'est le cas de Noël, de André et de Marcel. Xavier a été fabricant de beurre pendant plusieurs dizaines d'années. D'autres y pratiquent des métiers, des services, tels Jean-Paul, garagiste, Louis-Philippe, gérant de la Caisse populaire locale, Gabriel, employé de Québec-Téléphone, comme responsable du service dans le secteur de la Vallée.

De toutes les familles Caron qui sont venues s'établir à Val-Brillant, seule celle de Wilfrid Caron a laissé des résidents.

1. J'ignore tout de sa mort: date, lieu, âge. Il a marié deux filles à Amqui: Eugénie et Joséphine. La première à Damase Levesque, le 12 août 1913; la seconde à Ernest Côté le 24 octobre 1916.

# Informations

## Livres et revues

Hélène Gauthier-Chassé. *À diable-vent. Légendaire du Bas-Saint-Laurent et de la Vallée de la Matapédia*. Montréal, Quinze-Éditeur, 1981. 142 p. (Mémoires d'homme) 8,95 \$

"Pour les chercheurs de ces trésors que sont les légendes, un livre qui constitue une véritable mine d'or. L'auteur a recueilli la parole de ceux et celles qui se plaisent à raconter et à perpétuer les histoires et les vieilles croyances. Elle nous présente des légendes mystérieuses qui ont du charme et nourrissent le folklore mais qui reflètent aussi, quand on départage les dires, l'histoire et la mentalité du Bas-Saint-Laurent et de la Vallée de la Matapédia". (Extrait de la page couverture). Il ne faut rien ajouter à cette belle description pour vous donner le goût de lire l'amour d'Hélène Gauthier-Chassé pour toutes ces choses.

Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette. *Histoire de la Gaspésie*. Montréal, Boréal Express, 1981. 807 p. (Les régions du Québec) 29,95 \$

Attendue depuis plusieurs années, *Histoire de la Gaspésie* vient de paraître au Boréal Express. C'est un moment important dans l'évolution de la connaissance du passé des régions du Québec. C'est en fait le premier volume d'une nouvelle collection sur les régions du Québec que dirige Fernand Harvey de l'Institut québécois de recherche sur la culture. Le livre qu'on nous propose est une véritable synthèse des recherches menées déjà depuis quelques décennies sur la Gaspésie. On y traite de tous les aspects de la vie gaspésienne depuis la venue de Jacques Cartier, et même avant avec l'occupation amérindienne, jusqu'à nos jours. De plus, cette monographie est richement illustrée de cartes, photographies pour la plupart encore inédites. Il est à espérer que l'on ajoute dans un avenir prochain d'autres morceaux à cette vaste entreprise. Une histoire du Bas-Saint-Laurent ajouterait une pièce maîtresse à notre connaissance de l'Est du Québec.

Oeuvre de collaboration. *Une lumière sur la côte. Pointe-au-Père, 1882-1982*. Pointe-au-Père, La Corporation des fêtes du centenaire, 1982, 461 p. 14,00 \$

La paroisse et la municipalité de Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père fêtent leur centenaire en 1982. Le comité organisateur des fêtes vient d'offrir un cadeau exceptionnel au public. Il s'agit en fait d'un superbe ouvrage retraçant l'histoire de cette localité voisine de Rimouski, des origines à aujourd'hui. Abondamment illustrée cette monographie est l'oeuvre d'une imposante équipe dirigée par monsieur Hervé Demers. On y traite des premiers établissements, du développement des structures religieuses, scolaires et municipales. On parle longuement de la vocation maritime et du sanctuaire de pèlerinages dédié à sainte Anne. Donc, une monographie paroissiale tout à fait réussie.

*Estuaire généalogique*. Volume I, numéro 1, Janvier 1982. 12 p. Revue de la Société généalogique de l'Est du Québec.

Les généalogistes du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie viennent de se donner un moyen de diffusion important: *l'Estuaire généalogique*. Cette revue, modeste à ses débuts, paraîtra à quelques reprises durant l'année. Dans ce premier numéro on peut lire des textes de Robert Claveau, J.-Gérard Lacombe, Marie-Ange Caron, Mario Mimeault, Jean-Pierre Therrien et Antonio Lechasseur. Des personnes que nos lecteurs connaissent bien. Les personnes intéressées peuvent communiquer à l'adresse suivante pour s'abonner et obtenir des informations complémentaires: Société généalogique de l'Est du Québec, Case postale 253, Rimouski, Québec. G5L 7C1.

## Autre information

- ESQUEDOC. Banque de données bibliographiques à

accès direct de l'Est du Québec. Université du Québec à Rimouski.

"ESQUEDOC est une banque multidisciplinaire incluant les références bibliographiques des documents de caractère non archivistique (monographies, études diverses, articles de périodiques sauf les journaux) concernant l'Est du Québec des origines à nos jours." Le territoire retenu s'étend de la région de Kamouraska aux Iles-de-la-Madeleine. "En septembre 1981 ESQUEDOC comptait plus de 6 000 documents". On peut avoir accès à cette banque de données via le système BADADUQ dans toutes les constituantes de l'Université du Québec et, bien sûr, à la bibliothèque de l'UQAR, 300 avenue des Ursulines, Rimouski, Québec. ESQUEDOC est devenue le premier outil de la recherche régionale. À vous de vous en servir!

Une voie d'accès sur  
la PERFECTION  
dans vos imprimés

ENVELOPPES  
CHEQUES

FORMULES  
COMPTABLES

JOURNAUX  
REVUES  
BROCHURES  
DEPLIANTS

AFFICHES  
BILLETS

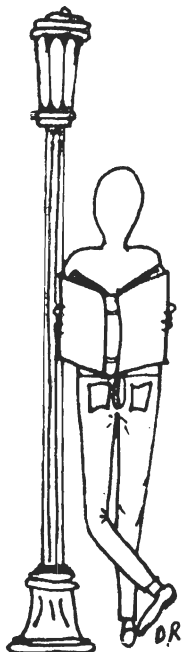
LIVRE

CALENDRIERS  
CARTES D'AFFAIRES

Impression de haute qualité  
à des prix très compétitifs

**IA** IMPRESSIONS  
DES  
ASSOCIES  
INC.

212 de la Cathédrale, Rimouski  
**723-2487** ou **723-2188**



*Là  
où  
on  
aime  
et  
connaît  
le  
livre*

*La Librairie*

*Blais,  
212 de la Cathédrale  
Rimouski 723-2187*





3,50\$